

N° 792

◀ DIMANCHE 4 FÉVRIER 1912 ▶

Prix : 15<sup>c</sup>

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

✦ 146, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>) ✦



et des Aventures de Terre et de Mer



## LES FAUVES SONT LACHÉS, par VICTOR FORBIN

*Sur différents points l'incendie s'allume; affolés, les lions, les tigres et les panthères, suivis des ours blancs, bondissent hors de leurs cages en poussant des rugissements qui glaçant de terreur les spectateurs en fuite.*

## Romans d'Aventures

de  
LOUIS BOUSSEY — CAPITAINE DANRIT  
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE  
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA  
RENÉ THÉVENIN  
C. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN  
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE  
PIERRE LECOMTE DU NOUY  
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

## L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décrétant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

## Le Ministère de l'Instruction publique

l'a honoré d'une importante souscription.

## La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Dessins de BEUZON, CONRAD, CRAMPÉL, DUTRIAC, ZIER, etc.

## Récits d'Explorations

de  
BINGER — NORDENSKJOLD — NANSEN  
GABRIEL BONVALOT  
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER  
GUSTAVE REGELSPERGER  
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTESS  
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU  
D' MACLAUD — DE GINESTET  
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLÉ, etc.

## Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies...	2 50
Etranger.....	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies...	5 fr.
Etranger.....	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies...	10 fr.
Etranger.....	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

# CONCOURS DE FÉVRIER

## NOTICE EXPLICATIVE

Un de nos correspondants a reçu de son cousin Charles, qui vient de faire son voyage de noces, quatre lettres que ce dernier lui a adressées respectivement des pays parcourus par le jeune couple : l'Italie, la Belgique, l'Espagne et en dernier la France. Ces lettres ont ceci de particulier qu'en les lisant on y trouve, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonance, des noms de villes du pays d'où elles ont été adressées. Ainsi, dans cette phrase, que nous supposons être extraite d'une de ces lettres : « L'autre nuit, par une belle lune, le fisc qui cependant ici n'est pas vigilant, a mis l'embargo sur mon baril de Marsala », on aurait les noms de 5 villes d'Italie : Bellune, Pavie, Milan, Bari et Marsala.

Les lettres du cousin Charles feront l'objet de quatre séries de ce Concours. Dans chacune d'elles vous aurez à trouver un certain nombre de noms de villes du même pays. Lorsque la quatrième et dernière série aura paru, vous voudrez bien nous envoyer la liste de toutes les villes trouvées, série par série et dans l'ordre, en mentionnant en tête de votre envoi vos noms et adresse.

Les prix seront attribués aux concurrents qui donneront une liste de villes entièrement conforme à celle que nous publierons. Une question de classement que nous poserons à la fin du Concours nous permettra, le cas échéant, de départager les envois ex-æquo.

## IMPRESSIONS DE VOYAGE. — 1<sup>re</sup> Série. — EN ITALIE

« ... Pendant que tu vis de ta rente en France, tranquille et fort libre, la mode, ennemie de la quiétude, m'impose la gêne d'un voyage qui finira par me rendre fou, car à remuer ainsi mon cerveau se fatigue. Ma femme aime les pins en cône, savoure l'arôme des oranges, vit sans se douter de ma rage, et ne cesse de m'entourer d'attentions délicates. Aussi, quoique je sois furieux, je m'efforce de n'en avoir pas l'air, me contenant en sa présence. Il n'a pour moi rien de plaisant, ce voyage d'un mois sans la moindre aventure intéressante. Oh! trente jours... que c'est long parfois! Le Messie ne se fit pas plus désirer que la date de mon retour... »

## MARCHE A SUIVRE

Ce concours comportera quatre séries posées dans les numéros 792 à 795. Les quatre solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 4 Mars et être adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>) accompagnées des

4 bons de concours que nos lecteurs trouveront au bas de la dernière page de nos numéros de Février. Nos abonnés pourront remplacer ces bons par une simple bande d'abonnement. Les solutions et le palmarès seront publiés dans le numéro du 14 Avril. Aucune correspondance étrangère au Concours ne devra être adressée à M. H. BERNARD.

## LISTE DES PRIX

1<sup>er</sup> Prix — UN PHONOGRAPHE PATHÉ à disques, diaphragme à saphir inusable, avec 6 morceaux choisis.  
2<sup>e</sup> Prix — CINQUANTE FRANCS en espèces.  
3<sup>e</sup> Prix — UNE MONTRE EXTRA PLATE en argent, 15 rubis.

4<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> Prix — UNE JUELLE DE THÉÂTRE, monture nickelée, avec étui.  
7<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> Prix — UN JOLI ALBUM relié, *Le Sang Gaulois*, grandes compositions d'Edouard Zier.  
16<sup>e</sup> au 25<sup>e</sup> Prix — UNE ARTISTIQUE ÉPINGLE DE CRAVATE, argent contrôlé.

26<sup>e</sup> au 35<sup>e</sup> Prix — UN JOLI PORTE-MONNAIE OFFICIER, cuir écrasé.  
36<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> Prix — UN ÉLÉGANTE CENDRIER, métal repoussé, façon vieil argent.  
41<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> Prix — UN JOLI PETIT TABLEAU, sujet hollandais, encadré et sous verre.

# LES ÉCLAIREURS DE FRANCE

(BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

Nous avons publié ici, le mois dernier, des extraits des statuts de l'Association des Éclaireurs de France, qui a pour objet de provoquer et d'encourager la création de groupements de boy-scouts français, dans le but de développer chez les jeunes gens la vigueur et l'adresse physiques, l'initiative, l'esprit de ressource, le courage sous toutes ses formes, le patriotisme, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité morale et de l'honneur.

Nous donnons aujourd'hui quelques renseignements sur les éléments composant les effectifs de l'Association. Dans quinze jours nous expliquerons à cette même place le rôle du Comité directeur et des Comités locaux.

L'Association comprend :

- 1<sup>o</sup> Des MEMBRES ACTIFS;
- 2<sup>o</sup> Des MEMBRES PARTICIPANTS.

Sont MEMBRES ACTIFS : Les instructeurs; les éclaireurs.

Les membres actifs paient une cotisation annuelle de un franc.

Sont MEMBRES PARTICIPANTS les personnes qui s'intéressent au but de l'Association et qui par leur cotisation veulent contribuer à son développement.

Les membres participants se partagent en :  
Membres associés qui paient une cotisation annuelle de 5 francs.

Membres donateurs qui s'engagent à verser une cotisation annuelle de 20 francs.

Membres perpétuels qui auront fait à l'Association un don d'au moins 500 francs.

Les cotisations doivent être adressées à M. le Secrétaire général des Éclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

Toute cotisation donne droit à la carte de membre qui est envoyée en même temps que le reçu de la cotisation par le Comité directeur et à l'insigne qui, fourni par le comité directeur, est remis par les soins du Comité local.

L'Association comporte d'une part des éléments d'organisation : 1<sup>o</sup> Le Comité Directeur ; 2<sup>o</sup> Les Comités Locaux, dont nous reparlerons prochainement.

D'autre part il existe des éléments effectifs au nombre de quatre : 1<sup>o</sup> Les Éclaireurs ; 2<sup>o</sup> Les Patrouilles ; 3<sup>o</sup> Les Partis ; 4<sup>o</sup> Les Troupes.

Les Éclaireurs sont subdivisés suivant leurs aptitudes en :  
Novices ;  
Éclaireurs de 2<sup>e</sup> classe ;  
Éclaireurs de 1<sup>re</sup> classe.

Toute nouvelle recrue en possession de sa carte d'identité doit pouvoir justifier de sa connaissance complète du Code de l'Éclaireur et prêter le serment pour recevoir l'insigne et être admis comme novice. Il doit servir comme tel pendant un mois. Si, après cette période, il passe avec succès l'examen prescrit, il devient Éclaireur de 2<sup>e</sup> classe. Un autre examen, toujours pratique, peut, plus tard, l'élever au rang d'Éclaireur de 1<sup>re</sup> classe.

Enfin, des diplômes et signes distinctifs spéciaux sont décernés à ceux des éclaireurs qui font preuve d'aptitudes et capacités particulières et se distinguent dans certaines branches du scoutisme.

Une patrouille est formée par la réunion de 4 à 8 éclaireurs.

Dans les marches, campements, exercices et jeux, la

patrouille est sous les ordres directs du plus digne des Éclaireurs qui la compose. C'est le Chef de patrouille qui prend le nom de Moniteur. Les moniteurs doivent placer leur honneur à faire respecter l'ordre chez leurs camarades et à leur servir d'exemple.

Le Parti constitue l'unité de groupement. Un parti est formé par 1 à 4 patrouilles (soit de 4 à 32 éclaireurs).

Chaque parti est commandé par un instructeur volontaire qui a toute initiative pour la direction de sa troupe. Il prend le nom de Guide. Ce doit être un homme de caractère irréprochable, aimant les enfants et, en principe, âgé de plus de 21 ans.

Le guide est secondé par les moniteurs. Mais lorsque le parti comprend au moins deux patrouilles, afin d'assurer en cas d'absence ou d'indisponibilité la continuité de son instruction, le guide se fait assister par un aide, choisi par lui, âgé d'au moins 18 ans, qui s'appelle guide en second ou simplement second.

Une troupe est la réunion de 3 à 6 partis. Elle peut donc comprendre 12 à 192 éclaireurs et leurs guides. La troupe est commandée par un chef de troupe qui a le nom de capitaine et a sous ses ordres immédiats 3 à 6 guides.

Tout capitaine doit avoir exercé précédemment les fonctions de guide.

Cependant, au début, les capitaines pourront être nommés à ce poste directement sans avoir été guides.

Lorsque, dans une localité, le nombre de partis est suffisant pour permettre la constitution d'une troupe, l'un des guides devenant capitaine de la troupe, un nouveau guide doit être choisi pour le remplacer à la tête du parti.

Toute personne qui en fera la demande au siège de l'Association, 146, rue Montmartre, Paris, recevra gratuitement les statuts et des bulletins d'adhésion.

Canadiens contre Yankees

## Les Fauves sont lâchés!

Le Canada, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, est peuplé par une race de gaillards robustes et intrépides. Mais, si vous recherchez plus particulièrement des gars bien découplés et qui ajoutent à leur vigueur physique un courage indomptable, allez dans les régions forestières qui s'étendent entre le lit du Saint-Laurent et le versant de la baie d'Hudson : vous pourrez y recruter en quelques jours une armée de géants parmi les bûcherons et *lumbermen*.

Certes, non, ils n'ont pas froid aux yeux, les gars canadiens. Point querelleurs non plus. Mais ne les agacez pas ! Evitez de les provoquer ! Leur colère est rouge.

Et je veux vous conter à ce propos une aventure où je ne jouai, heureusement pour moi, qu'un rôle strictement passif. J'avoue qu'en de pareilles occurrences, je préfère être spectateur qu'acteur.

Dans la province de Manitoba, entre le lac de même nom et le lac Winnipeg, d'immenses forêts donnent lieu à une exploitation active. Des milliers d'hommes sont occupés, cinq ou six mois de l'année, à jeter à bas les arbres gigantesques, à les ébranler, à les traîner ou à les rouler jusqu'au cours d'eau le plus proche, qui les conduira jusqu'aux scieries.

Parfois, des cirques ambulants se hasarrent en ces régions écartées. Privés de distractions, les *lumbermen* accourent des profondeurs de la forêt, sans que les forains aient à se ruiner en frais de publicité. Le télégraphe *oral* fait merveille dans les solitudes canadiennes !

Ce dimanche après-midi, sept ou huit cents hommes se promenaient autour de la ménagerie Smithson bien avant l'ouverture des bureaux, et d'autres, en attendant l'heure, s'étaient abrités dans les buvettes voisines, où, malgré la loi dominicale, se débitaient la bière et le whiskey.

Et les causeries allaient leur train autour du *show*. Ces grands enfants de bûcherons s'amusaient d'avance, contemplant les pancartes prometteuses qui représentaient des combats de fauves et des luttes mouvementées entre dompteurs et carnassiers.

En somme, la foule était joyeuse, toute disposée à faire bon accueil aux forains américains, venus de l'autre côté des grands lacs pour procurer un peu de plaisir aux solitaires de la forêt. Sans la brutalité d'un Yankee, la journée se fût écoulée sans le moindre incident. Et tout prouvait que l'administration ferait de bonnes recettes ce jour-là.

Quel fut exactement le début de l'aventure ? Voici ce que la police put établir au cours de l'enquête que les autorités du Ma-

nitoba commencèrent dès le lendemain.

En attendant l'ouverture des portes, les bûcherons, je l'ai dit, devisaient devant le cirque. L'un d'eux, plaisamment, interpella un des gardiens :

« Est-ce que ça vaut vraiment un dollar, votre spectacle ? »

Au lieu de répondre du même ton, le Yankee répliqua par une injure. Excité sans doute par ses camarades, le Canadien gravit les deux marches qui le séparaient du contrôle et, se plantant devant l'insulteur, demanda en riant :

« Au moins, est-ce qu'on paie en sortant ? »

Inoffensive plaisanterie qui lui valut sur l'heure les éclats de rire approbateurs de la foule, mais qui allait lui coûter la vie, dans un moment. Une discussion s'était élevée entre les deux hommes. Tout à coup, le directeur du cirque quittait le comptoir du contrôle, s'armait d'une barre de fer, et, sans que rien ne justifiât cet acte de féroce brutalité, assénait un coup terrible sur la nuque du Canadien qui s'écroula d'une pièce, assommé.

Un silence de mort plana pendant quelques secondes sur la foule. On ne comprenait pas. Ce meurtre stupide avait hébété les bûcherons. Les Yankees eux-mêmes restaient immobiles contemplant d'un regard horrifié le cadavre étendu à leurs pieds.

« A mort ! à mort ! »

Des cris furieux ont éclaté simultanément d'un bout à l'autre de la place. Au silence a succédé une explosion de haine. C'est à ce moment que j'accours avec l'officier de police montée, le lieutenant Mac Gregory, mon compagnon de voyage. Et le spectacle que j'ai sous les yeux constituera un de mes souvenirs les plus dramatiques.

Toutes les buvettes du voisinage se sont vidées instantanément. Autour du cirque, les *lumbermen* sont maintenant au nombre de quinze cents. Les nouveaux venus s'informent. Un des leurs a été assassiné par un Yankee ? Mort aux Yankees !

« Kill them ! kill them ! »

C'est le cri de mort qui perce au-dessus de la marée des voix furieuses. Les six Américains ont tiré leur revolver, et la menace est impuissante à calmer la colère de la foule, à refroidir son élan.

Les premiers rangs ont bondi sur les tréteaux, qui volent en pièces. C'est le tour des toiles de la tente, que des mains furieuses déchirent. Des détonations éclatent : elles se produisent trop tard ! Voici que les poteaux roulent à terre, arrachés par les Canadiens. L'établissement va être mis à sac.

« Help ! help ! » ont hurlé les six *managers*.

A leur appel, le personnel du cirque accourt. Gymnastes, clowns, minstrels, dompteurs, tous en maillot ou en costumes, et, avec eux, les palefreniers se sont armés de fourches et de barres de fer. Les Canadiens n'ont pour attaquer ou pour se défendre que les poteaux brisés et les tronçons de perches. Mais ils ont pour eux ce

double avantage : leur nombre et aussi leur soif de vengeance.

A travers le fouillis des toiles déchirées et des cordes dénouées, ils avancent, décrivant autour de leurs têtes de terribles moulinets. Le sang coule en abondance depuis un moment. Un des directeurs a disparu dans les remous de la foule, le crâne fracassé par un coup de massue. Un autre, qui allait décharger son revolver, a reçu en pleine poitrine un escabeau, et les assaillants l'achèvent à coups de bottes.

C'est une scène sauvage, féroce. Des Canadiens sont tombés, frappés par les balles ou éventrés par les dents des fourches. D'autres prennent leurs places dans les rangs qui refoulent peu à peu les Américains dans l'intérieur du cirque.

« Fire them out ! Mettons le feu ! » ont crié plusieurs voix.

C'est en vain que le lieutenant Mac Gregory, à la tête d'une patrouille de cinq ou six hommes de police, s'est élancé dans la mêlée pour arrêter l'effusion du sang. C'est en vain qu'il éteint sous ses pieds la torche qu'un homme vient de fabriquer avec un journal. Sur différents points, l'incendie s'allume.

L'incendie ! En pleine région forestière ! Au centre de ce village dont les maisons sont construites en bois de sapin ! C'est peut-être une catastrophe terrible qui se prépare !...

Soudain, un mouvement de recul se produit dans la foule, et des fuyards s'élancent de dessous les amas de toiles et de cordes.

« The beasts are out ! Les bêtes sont lâchées ! »

Est-ce une fausse alerte ? Les Yankees, serrés de près, se seraient-ils décidés à ouvrir les cages des fauves ? Quel carnage ! quelle tuerie !

Et c'est bien le parti désespéré qu'ils ont pris, comme s'ils ne s'exposaient pas eux-mêmes aux coups de dents des bêtes affolées ! Six lions, deux tigres, deux panthères, et, avec eux, hyènes, loups, ours blancs, ont été poussés hors de leurs cages.

Les voici qui bondissent au-devant des Canadiens en poussant des rugissements qui glaceraient de terreur d'autres hommes que les *lumbermen*. Ceux-ci, un instant démoralisés, ont refermé leurs rangs. Et les terribles moulinets font reculer les fauves. Les lions — ces rois du désert ! — sont les premiers à battre en retraite, à chercher le refuge de leurs cages. Et l'un des tigres, qui allongeait vers un Canadien blessé sa patte pesante, a reçu entre les yeux un coup de fourche qui le fait s'enfuir en hurlant.

Les bûcherons ont vengé leur camarade. La bataille est gagnée !...

Elle l'eût été sans l'intervention des éléphants. La direction du cirque avait hésité jusqu'au dernier moment à les lâcher sur la foule. Certes, ce n'était pas un sentiment d'humanité qui l'avait retenue ; il est plus probable qu'elle se souciait peu d'exposer ses pesants et coûteux pensionnaires. En cas de désastre, elle remplace-

rait plus aisément les lions que les éléphants. Ou peut-être les Américains avaient ils songé que la colère de ces monstres ne sait pas distinguer entre amis et ennemis?

Ce n'est pas à moi de démêler les motifs, mais bien d'exposer les faits. Et voici celui dont je fus le témoin épouvanté.

Trois éléphants, montés par leurs cornacs hindous, avaient surgi du fond du cirque; leurs croupes énormes dépassaient les rangs des têtes et le fouillis des toiles éventrées et des poteaux brisés. Insensibles aux coups de barre de fer que leur assénaient les Canadiens des premiers rangs, ils lançaient leurs trompes au-dessus des têtes en un moulinet furieux.

Et ce fut la débandade folle, la *stampede*, comme disent les cowboys, la panique qui s'empare soudain des troupeaux de bœufs ou de chevaux. Quand on déblaya le terrain, on découvrit parmi les débris du cirque plusieurs cadavres horriblement écrasés par le piétinement des grands pachydermes...

Mais j'aurai cette satisfaction de vous dire que l'auteur responsable de cette tuerie, l'Américain qui avait, sans provocation, assommé le Canadien, fut arrêté le mois suivant aux Etats-Unis où il s'était enfui. Extradé et jugé, il expiait sur l'échafaud son acte féroce...

VICTOR FORPAIN.

LES GRANDES AVENTURES

# Capitaine Vif-Argent

Episodes de la Guerre  
du Mexique (1862-1867).

par  
Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

*Au Mexique, pendant la campagne des Français de 1866-67, le capitaine Vif-Argent, qui fait partie d'un corps franc, se couvre de gloire avec son ami Mistoufle en rendant les plus grands services à l'armée française. Mais plusieurs fois il se heurte à la troupe d'une jeune femme, la Hija Alferez (fille lieutenant), fille du Mexicain Perez, qui commande une guerilla de volontaires.*

*C'est à lui qu'on prescrit de la capturer ou de la tuer. Le voici à Tampico auprès du cabaretier Reverdy, qui a paru se souvenir d'une catastrophe ancienne où le père de Vif-Argent a péri et sa sœur a disparu. Au moment où il sort, une couverture est enroulée autour de lui et serrée par des cordes. Le voilà prisonnier de ses ennemis.*

## CHAPITRE V

Au rio Zarzéis. — Rendez-vous manqué. — Un coup de sifflet. — Mort de Chabraque. — Dans une fichue passe. — Quand même! — Siori l'Indien. — Crime d'autrefois. — Toujours les Matadors. — Qu'est devenu Vif-Argent. — En avant!

**T**IENS, fait Mistoufle en se jetant à bas de son cheval, nous sommes les premiers au rendez-vous...

Les dix colorados sont partis de Tampico à deux heures et demie du matin, prenant largement leur temps pour arriver au rio Zarzéis à l'heure fixée par le capitaine.

La route a été difficile, coupée par des éboulis de rochers, des bouquets de bois où il faut s'ouvrir un chemin à coups de machete.

Entre Tampico et Altamina, qui n'est qu'à cinq lieues, s'élevaient naguère des fermes, des haciendas, des champs cultivés. La guerre a fait son œuvre, ce ne sont que ruines, qu'a recouvertes à demi la végétation luxuriante. Les routes ont été bouleversées, les sentiers effacés et là où on entendait des échos de travail et d'activité, règne un silence de mort.

Le rio Zarzéis descend d'une des hautes collines qui encadrent la vallée du Tamesis. Le cours d'eau qui, jadis, était couvert de barques, où les Indiens entassaient les produits de leurs cultures, maintenant est envahi par les herbes qui y rendent la navigation impossible et trop souvent on y voit des cadavres qui, arrêtés par des bois morts, pourrissent au soleil, oubliés par les vautours repus.

La petite troupe a mis pied à terre dans une sorte de cirque formé par d'énormes arbres que des morceaux de roc rougeâtre semblent relier entre eux. On dirait un fortin.

Mistoufle — le second du capitaine — sait, quand il faut, se montrer le plus sérieux des chefs. A l'exception de Bec-Salé, qui le suppléerait au besoin, les autres, Lenflé, Chabraque, Petit-Pain et Marius le Marseillais, et Zephy le Grec, et Tayeb le nègre, ne savent guère qu'obéir — ce qu'ils font d'ailleurs avec une docilité de chiens fidèles.

Donc, Mistoufle a la charge de ses compagnons, huit, y compris la Bombe, quoique celui-là se croie la science infuse et toujours prêt à se faire casser la tête, plus téméraire et plus imprudent que quiconque, affirme que, pour la stratégie, il est un type dans le genre de Napoléon.

Mistoufle dispose des sentinelles tout autour de son petit camp. La consigne est de ne pas bouger, de rester l'oreille au guet et l'œil ouvert et à la première alerte de se replier pour reformer le groupe.

Bec-Salé a son clairon : on est paré.

Le soleil n'est pas encore levé; cependant, les yeux se sont habitués à cette obscurité sur laquelle tombe la lueur des étoiles.

Bien que les azogueyos — les Vif-Argentiers — ne soient pas d'humeur sentimentale, pourtant ce silence profond, cette obscurité trouble leur causent une impression indéfinissable.

Ils savent que l'expédition est sérieuse : il faut atteindre, surprendre les Matadors qui ne sont pas quantités négligeables... et puis il y a ces diabesses de légendes... la Hija-Alferez, Bartolomeo Perez que, tout sceptique qu'il soit, Mistoufle n'est pas très éloigné de prendre pour un suppôt du démon...

« Allons! mon vieux Mistoufle, monologue-t-il entre ses dents, tu ne vas pas nous la faire à la petite-maitresse... Est-ce que tu aurais tes nerfs, par hasard? Pourquoi pas des vapeurs tout de suite!... »

« C'est tout de même rasant que Vif-Argent ne soit pas là... lui si exact! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!... Je me figure quelquefois qu'une haine le guette, que des ennemis mortels rôdent autour de lui... »

« Bah! des idées! Qui le connaît dans ce pays, autrement que comme soldat... On cherche à démolir un soldat, mais on ne le hait pas! »

« Lui, si franc, si honnêtement courageux, et qui sait commander l'estime même à ses adversaires... »

« Tout de même, j'aimerais mieux qu'il fût là, d'autant qu'à rester confinés dans ce coin ultra-sauvage, nous ne faisons guère de besogne et que nous risquons à tout moment d'être surpris... »

Tout à coup retentit un coup de sifflet strident.

C'est une des sentinelles qui donne l'alarme...

Les hommes sautent sur leurs armes... D'autres coups de sifflet répondent.

les quatre sentinelles signalent un danger...

« Au ralliement! » dit Mistoufle à Bec-Salé qui lance une fanfare...

... à laquelle répond un râle...

C'est le pauvre Chabraque qui se précipite, aveuglé, fou, la gorge ouverte, et qui vient tomber aux pieds de Mistoufle...

Les trois autres sentinelles ont rejoint la petite troupe...

Simultanément, elles ont été attaquées, par derrière, sans même voir leurs adversaires... Marius, La Bombe et Lenflé se sont défendus au jugé, à coups de baïonnette et ont donné l'alarme...

Chabraque, moins heureux, a été égorgé.

Donc, l'ennemi est là, derrière ces arbres, derrière ces rochers...

La situation est mauvaise. Évidemment, Vif-Argent n'avait indiqué ce lieu de rendez-vous que pour y faire un séjour très provisoire. C'était un point de départ pour le service d'éclaireurs, et on n'y serait resté que quelques instants.

Mais voici que, Vif-Argent étant absent, on se trouve en réalité enfermé dans une sorte d'impasse. L'endroit est facile à cerner et des profondeurs du bois qui l'entoure, on peut être canardé sans moyens de riposte.

Mistoufle rapidement réfléchit à tout cela.

Une attaque est imminente. La retraite est difficile et il serait téméraire de se lancer à l'aveuglette, dans une région inconnue et coupée par mille accidents de terrain, dont chacun peut céler un ennemi.

Le bois forme un demi-cercle, dont le rio Zarzéis est la corde et c'est le long du cours d'eau que se trouve le sentier qui leur a donné accès.

Mistoufle donne des ordres rapides : chacun se blottit derrière un quartier de roche, l'arme prête.

« Bec-Salé, dit le jeune homme à son aîné, je crois que nous sommes dans une fichue passe. Si les gredins que nous sommes chargés de dépister ont pris barre sur nous, ils peuvent nous fusiller à bout portant, sans que nous ayons même le temps de protester... »

« Il nous reste deux ressources : l'une, c'est de franchir le rio. De l'autre côté, il y a un bout de plaine où nous aurons les coudées franches. On se battra, mais au moins on saura ce qu'on fait... »

« L'autre, c'est de reprendre le chemin par lequel nous sommes venus et, si on essaie de nous arrêter, de nous frayer un chemin à coups de baïonnette... »

« Mais aussi comprends bien que nous sommes liés par la consigne. Le capitaine nous a dit de l'attendre au rio Zarzéis. Nous y sommes et nous devons y rester »

« Rumine tout ça et donne-moi ton avis. »

Bec-Salé se cambre un peu : au fond, il est très flatté qu'on le consulte. Ça lui rappelle le bon temps où, dans les tranchées de Sébastopol, Brise-Tout lui demandait son opinion sur la meilleure façon de se faire tuer.

« Caporal, dit-il, — c'est un grade qu'il a donné à Mistoufle de sa propre autorité, — faut d'abord respecter la consigne... »

— Ça, c'est entendu. Mais combien de temps? Vif-Argent peut avoir été retenu, son chef peut lui avoir donné des ordres... »

— En ce cas, réplique Bec-Salé avec son gros bon sens, il trouvera moyen de nous avertir... »

— Alors, tu penses que nous devons rester ici... mais si on nous attaque et que ces gueux soient en nombre, c'est la mort certaine... la mort bête, sans utilité... Vif-Argent sera en droit de nous reprocher de ne pas avoir su nous débrouiller. »

Bec-Salé se gratte la tête. Tout cela est fort embarrassant.

Tout à coup, sans un mot, il lève sa carabine et fait feu sur le bois.

On entend un han! de douleur.

Bec-Salé bondit sur l'endroit où on a crié et, une minute après, revient en traînant par l'oreille un personnage bizarre, à peine vêtu d'une pièce d'étoffe percée d'un trou d'où émerge sa tête...

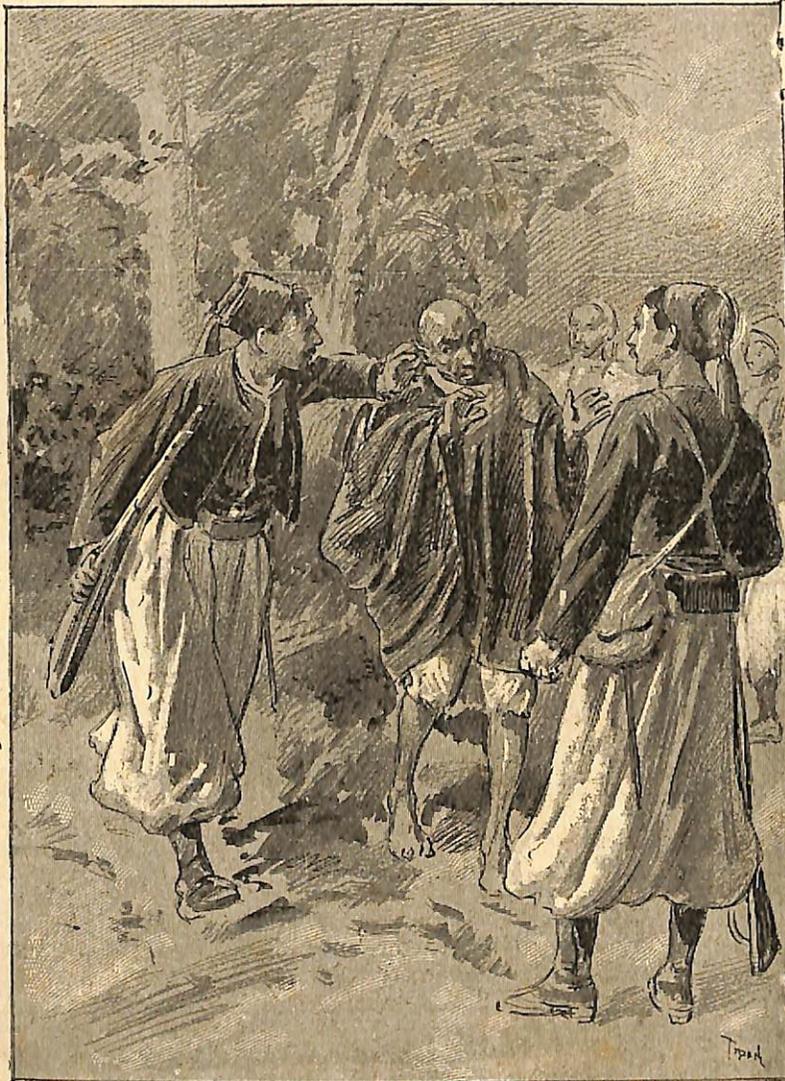
Un Indien, à la face barrée de raies rouges, les pieds et les jambes nues...

Un vieillard dont les cheveux gris colent sur un crâne d'ivoire...

« Hein! Canaille! gronde Bec-Salé en le tirant de toute sa force, tu nous espionnais... »

— Non! non! » fait l'Indien, qui ne résiste pas et fait avec ses longs bras des gestes suppliants...

Mistoufle s'est approché. Il voit cette face ridée, ces membres maigres, cette ossa-



CAPITAINE VIF-ARGENT

Bec-Salé revient en traînant par l'oreille un personnage bizarre. (P. 165, col. 1.)

ture qui semble celle d'un squelette. En tous cas, cet ennemi n'est pas très redoutable. Bec-Salé s'explique. Tout en écoutant attentivement les raisonnements de Mistoufle, il tenait les yeux fixés sur le bois, et il a vu remuer. Il n'a pas douté un seul instant que ce fut un des Matadors et il a tiré dans le tas.

Du reste, il croit avoir parfaitement raté son but, et le cri qu'on a entendu n'était probablement que de frayeur.

Bec-Salé a lâché l'oreille de l'Indien, qui s'est prosterné aux pieds de Mistoufle, comme pour réclamer sa protection.

Mistoufle l'interroge : il rassemble tout ce qu'il peut connaître de bribes d'espagnol ce qui produit un jargon presque inintelligible.

« Qui es-tu? Que faisais-tu dans le bois? »

A sa grande surprise, l'Indien répond : « Toi parler français. Moi mieux comprendre... »

Il est extrêmement rare de rencontrer un Indien parlant notre langue : ces races s'assimilent difficilement un langage étranger et, en tout état de cause, les Indiens du Mexique annoncent à peine quelques mots d'espagnol.

Mais celui-là, non seulement comprend le français, mais peu à peu, à mesure qu'il se rassure, il le parle très intelligiblement et presque correctement.

« Je m'appelle Siori, dit-il. Je ne suis pas votre ennemi. Au contraire. Je hais les Mexicains... et surtout les guerillas qui sont des assassins... »

— Que fais-tu ici?

— J'étais un de ceux qui faisaient du pain pour le porter à Tampico... notre four est à deux pas d'ici... »

« Les Matadors sont venus, nous ont attaqués... ils ont assassiné notre maître, l'ont découpé en morceaux, ont pilé sa chair et ses os et les ont mêlés à la farine... Les pains ont été envoyés au marché... »

Les colorados frissonnent : ils connaissent cette odieuse histoire, qui a été racontée par un bravache, au café Reverdy.

« Moi, je me suis sauvé... On ne m'a pas pris... Je me suis caché... il y avait encore quelques Matadors dans le bois — je les connais et je connais leur chef — j'ai pu leur échapper... »

« Tout à l'heure, vos hommes se sont aventurés par là... Les Matadors qui dormaient ont été réveillés en sursaut, ont frappé — je crois qu'ils ont tué un des vôtres — et se sont sauvés... »

« Moi qui étais blotti dans un creux de roc, j'ai eu peur et je n'ai pas bougé... puis peu à peu, quand je n'ai plus rien entendu, j'ai rampé hors de ma cachette et j'étais arrivé à la lisière du bois quand un coup de fusil a été tiré sur moi... J'ai bien mal... »

Et, écartant l'étoffe qui le couvrait, Siori montre son épaule que la balle a déchirée, laissant une plaie sanglante. Mais la balle n'a pas pénétré.

« Bon, on te soignera tout à l'heure, dit Mistoufle. Explique-moi d'abord comment il se fait que tu parles si bien français... »

— Ho! ho! fait l'Indien avec un indéfinissable accent de tristesse, cela vient de loin, de bien loin... J'ai été bien heureux autrefois, là-bas, dans le Nord... dans l'hacienda d'un Français... que j'aimais bien!

« Parce qu'il était bon et qu'il était juste... »

— Et qu'est devenu ce Français?...

— Il a été tué par les Mexicains... et sa maison a été brûlée... et puis bien d'autres crimes encore... mais il y a si longtemps, si longtemps...

« Vingt années au moins! »

— Le nom de ce Français?

— Vingt ans... je ne me rappelle plus...

Ça me reviendra peut-être... mais, depuis ce temps-là, j'ai été si malheureux... Voyez! »

Le misérable montre sa carcasse de squelette.

Tout à coup, son ton change. Un éclair brille dans ses yeux :

« Je ne suis pourtant pas mort... parce que le Grand Esprit m'a dit, une fois, pen-

Un dernier-né de l'Amirauté britannique

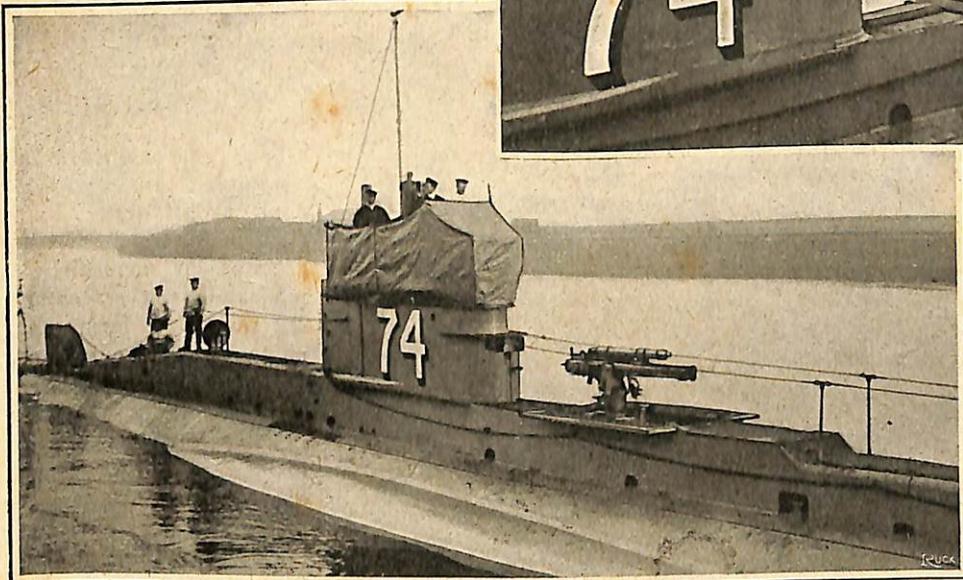
## Le Géant des Sous-Marins

On savait depuis quelques mois, dans les milieux

un photographe-reporter réussit presque toujours à la tourner ! Nous n'avons donc pas à faire mystère qu'un de nos correspondants eut la chance de se trouver dans les parages de Barrow au moment où le « 74 » fendait pour la première fois de sa proue les flots de la mer d'Irlande.



Les panneaux en s'ouvrant laissent apparaître le canon renfermé dans la coque du navire.



Le terrible engin, ayant achevé son mouvement ascendant, est en position pour le tir.

La longueur de ce sous-marin est presque égale à celle d'un destroyer. Il est muni d'une pièce à tir rapide qui peut lancer des obus de 12 livres dans un rayon de 5 kilomètres, et capable de percer à cette distance les cuirasses peu épaisses, par exemple les parois d'un torpilleur ou d'un sous-marin.

Ce canon, situé à l'avant, est monté sur un affût mobile qui, sur la pression d'un simple levier et par l'intermédiaire d'une machinerie hydraulique, se rabat dans la coque avec la rapidité de l'éclair. Une trappe à deux battants se referme aussitôt sur le canon, et le navire peut disparaître aussitôt sous les flots. La disparition de la lourde pièce s'effectue en l'espace d'une ou de deux secondes.

En surface, ce sous-marin marche à la rapidité de 15 nœuds. Et l'on achèvera de se faire une idée de sa puissance combative en apprenant qu'il peut emporter assez de combustible pour parcourir 5,000 kilomètres sans avoir à se ravitailler.

CHRISTIAN BORÈL

dant que je dormais, que je devais vivre pour venger mon père et ma mère qui ont été assassinés... et pour venger aussi ceux que j'aimais et qui me traitaient comme leur enfant...

« Et voilà qu'il m'arrive un grand bonheur... de voir des Français et de parler avec eux!... »

Des larmes sont montées aux yeux du pauvre diable et coulent sur son visage ossifié.

« C'est bon! interrompt Mistoufle assez rudement, car il se défie, sachant quelle est l'astuce de ces Indiens à l'âme traîtresse. Tu me raconteras tes histoires une autre fois. Pour l'instant, on n'a pas le temps de les écouter, on va te panser ta blessure. On verra plus tard ce qu'on fera de toi... »

« Souviens-toi seulement qu'au moindre signe de trahison, tu recevras une balle dans la tête... »

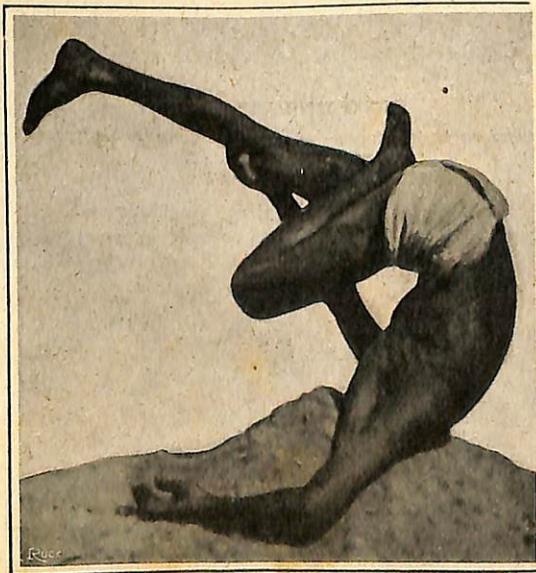
— Oh! maître, je suis un honnête Indien...

— Vous êtes tous d'honnêtes Indiens... On connaît ça. Tayeb, toi qui es le vétérinaire de la troupe, arrange-moi l'épaulé de cet oiseau-là... »

(A suivre.) LOUIS BOUSSENARD.

navals européens, que l'amirauté britannique faisait construire à Barrow, dans le plus grand secret, un sous-marin d'une puissance formidable.

Mais, si sévère que puisse être une consigne,



### L'ENTERREMENT DU FAKIR

Ayant atteint l'état d'hypnose nécessaire, le fakir se tient, pendant un laps de temps déterminé, la tête enterrée et les jambes en l'air.

UNE POSITION PEU ENVIABLE

## L'Enterrement du Fakir

On en a tant dit sur les prodiges accomplis par les fakirs hindous que les photographies seules qui nous les montrent dans des attitudes invraisemblables peuvent encore exciter notre curiosité.

En voici une dont on ne contestera pas l'originalité. Le fakir est arrivé dans un village, teint de cendre, la face et le torse bariolés de blanc, de rouge et de noir. Il a annoncé partout qu'il s'enterrerait jusqu'au cou, les jambes en l'air, pour un nombre d'heures fixé exactement, et la foule est accourue.

Après les longs préliminaires d'usage, les invocations, les offrandes de fleurs, le prêtre sorcier et acrobate ayant atteint l'état d'hypnose nécessaire s'est fait enterrer par quelque néophyte. Le nez et les oreilles bouchés à la cire il ne respire plus, il tient en équilibre. Mais, rassurez-vous, il n'étouffera pas et il saura bien tout à l'heure compter la maigre recette des aumônes. A. R.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

# Au-dessus du Continent Noir

Par le  
**Capitaine DANRIT**  
(Commandant DANRIT)

000

*La colonne du colonel Magnien donne la chasse aux Senoussistes dans le N.-E. du Ouataï, en butte aux intrigues d'un Européen légionnaire, Allemand déserteur, Ruchlos, devenu là-bas le Cheikh El Qaci. Ennemi mortel du capitaine Frisch qui jadis l'a empêché de ravir la petite Ourida, fille du caïd Hellal, Ruchlos a réussi à faire massacrer l'avant garde française que commandait Frisch. Celui-ci a été emmené par les Ouled Sliman.*

*Les aéroplanes vont tenter de le retrouver et l'Africain s'envole avec à bord la petite Ourida qui doit le guider.*

## CHAPITRE IX

L'ENVOLEE D'OURIDA (Suite.)

UNE forte brise emportait l'Africain vers l'Est, à l'horizon, les montagnes se profilaient plus nettement, tandis qu'au-dessous de l'aéroplane les reliefs se fondaient en une surface plane, tachetée, jaunâtre.

— Trois heures déjà, dit Paul Harzel en tirant sa montre.

Ourida crut qu'il la questionnait; elle appuya sur le ressort de cuivre pour se dégager des courroies et se retourna à demi soulevée.

L'officier lui mit doucement la main sur l'épaule pour la faire rasseoir, lui expliqua que tout mouvement brusque pouvait être dangereux et ramena les courroies sur sa poitrine.

Pour que sa voix fût entendue de la jeune fille, il était obligé de se pencher tout contre son oreille, à cause du ronflement de l'hélice et du bruit du moteur.

Déjà, Harzel se grisait à ce voisinage, à l'odeur d'ambre qui émanait d'Ourida, au charme pénétrant qu'elle dégageait.

Il n'aurait pas donné sa place pour un empire. Il adorait les sensations si particulières que procure l'ascension rapide vers les nuages, quand l'oiseau mécanique, l'avant relevé, semble glisser sur un plan incliné qui conduirait aux étoiles : il aimait l'air vif fouettant le visage et jetant à sa poitrine déjà creusée par un mal dont il connaissait la fatale issue, l'oxygène qui reconstitue

les cellules pulmonaires; mais jamais il n'avait éprouvé ce trouble indéfinissable qui le prédisposait à accomplir les actes les plus audacieux s'ils lui étaient demandés par cette enfant d'Orient qu'il connaissait depuis une demi-heure à peine.

Il nageait dans le bleu... il ne quittait pas Ourida des yeux.

Müller dut s'en douter, car il demanda : — Quelle est la partie de la chaîne que nous avons devant nous, Harzel?...

La réponse ne venant pas, car le jeune observateur déroulait sa carte et la consultait pour la première fois, l'Alsacien cria :

— Je les connais : les montagnes de Djila.

— C'est là qu'est le Cheikh el Qaci, n'est-ce pas?

— Non, plus à droite, sur la montagne de Kara.

— Comment reconnaitras-tu Kara?

— Chouchane a dit que lorsque nous apercevrons une montagne isolée en forme de table, ce sera Kara; c'est là que Cheikh el Qaci a sa zériba.

— Sa zériba est sur cette table?

— Oui, au bord d'un précipice profond, qui l'entoure de deux côtés; les vautours seuls peuvent l'atteindre.

— Et aussi les aigles français, compléta Müller.

— Oui, tu as raison; ton oiseau aussi pourrait se percher sur le nid du maudit... Que notre Seigneur Mohammed lui crève les deux yeux!

— Mais, puisque tu as ce cheikh en horreur, pourquoi ton père est-il d'accord avec lui?

— Parce que contre vous autres roumis, tous les musulmans sont réconciliés.

— Celui-là n'est pas musulman.

— Il a fait le pèlerinage de la Mecque; c'est un hadji; il a le turban vert.

— Ton père pourtant n'ignore pas que ce misérable c'est Oswald, le soldat qui, autrefois, a assassiné ton frère?

— Il le sait : son cœur déborde de mépris et de haine pour le cheikh, mais le cheikh est puissant : il a des armes, de la poudre, de l'argent, et puis il est venu des ordres de Stamboul; le Padischah protège le Cheikh el Qaci, et mon père le redoute.

Müller se tut; une saute de vent, la première depuis le départ, venait de se produire et réclamait toute son attention; il observa

le baromètre et hocha la tête.

Il n'était cependant plus tenu, comme avec les appareils précédents, d'opérer lui-même, à l'aide de leviers, les gauchissements nécessaires à rétablir l'équilibre au milieu des remous : dans l'Africain, ces gauchissements étaient obtenus automatiquement par un stabilisateur inventé par les officiers de l'école d'aviation du colonel Estienne.

Le principe en était aussi simple qu'ingénieux.

Un bain de mercure, hermétiquement enfermé dans une large cuvette à parois de verre que traversaient jusqu'à l'intérieur deux bornes métalliques, participait aux



### AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Des colonnes d'air battaient l'aéroplane qui donnait de la bande. (P. 168, col. 3.)

— Tu n'es guère à ton affaire : mets les oreillères à Ourida ! Je veux lui parler.

Paul Harzel détacha les deux cornets acoustiques réunis par un ressort plat, qui pendaient au dossier du siège de milieu; il en emboîta le sommet de la tête de la jeune fille qui dégagera ses oreilles des plis de son voile pour y appliquer les récepteurs; elle avait, en effet, remarqué que les deux officiers communiquaient ainsi.

— Écoute, Ourida, dit Paul Harzel, le lieutenant va te parler.

Müller, dont le seul souci était sa direction, interrogea :

— Tu connais les montagnes qui sont devant nous, Ourida?

moindres mouvements de l'aéroplane. Lorsque ce dernier penchait d'un côté, le plan du bain restant horizontal, un contact se produisait entre le liquide métallique et l'une des bornes de cuivre reliée à la partie gauchissante de l'aile correspondante par un jeu de leviers coudé.

Sur le trajet de ces leviers, un électro-aimant, actionné par ce contact et puisant son énergie à des accumulateurs indépendants placés à l'arrière de la nacelle, agissait sur l'extrémité de l'aile, la relevant ou l'abaissant dans la mesure nécessitée par l'inclinaison générale de l'appareil. Quand celui-ci se redressait, le contact cessait entre le mercure et la borne; l'électro-aimant s'immobilisait et avec lui la partie articulée de l'aile correspondante.

Mais si cette importante question du gauchissement était résolue automatiquement, il n'en restait pas moins au conducteur de l'aéroplane le souci angoissant, lorsqu'il arrivait dans une de ces sortes de gouffres invisibles qui se creusent dans l'espace, d'aider au redressement du monoplane à l'aide du gouvernail de plongée.

Ce sont, en effet, des chutes de 200 et 300 mètres que fait l'esquif aérien dans ces abîmes dont rien n'indique ni la proximité ni la profondeur.

Aussi est-il indispensable, surtout en cas de troubles prévus dans l'atmosphère, que l'aviateur se tienne à des hauteurs de 500 à 600 mètres au minimum, de façon à avoir suffisamment de temps et de champ pour ne pas toucher le sol avant d'avoir repris sa stabilité.

L'*Africain* avait donc atteint 600 mètres.

Müller ne voulait pas s'élever plus haut, parce qu'au delà de cette altitude, les observations ayant pour objet le sol au-dessous de l'aéroplane fussent devenues difficiles et eussent exigé l'emploi de la jumelle que la jeune Arabe ne connaissait point.

— Quarante-cinq kilomètres en dix-huit minutes ! observa Paul Harzel en tirant sa montre; voici un point de repère, l'oued Sindja, que les cartes allemandes donnent comme reconnu jusqu'à une vingtaine de kilomètres des montagnes : le reste est en pointillé. Nous passons juste au-dessus de son confluent avec l'oued Nézib.

— Bonne vitesse, opina Müller, mais c'est le moment d'observer au-dessous de nous. Les bandes que nous cherchons ne peuvent plus être loin.

Et, dans le cornet acoustique, il fit à la jeune fille la même recommandation :

→ Cherche les Ouled-Sliman, Ourida !

Elle se pencha; les yeux agrandis, elle regardait défiler au-dessous d'elle, à une allure de cyclone, les plaines de sable ou de galets que les caravanes de son pays parcourent si lentement, si péniblement, et elle se sentait pénétrée d'une admiration instinctive pour ces blancs qui inventent d'aussi merveilleuses machines, alors que les musulmans restent figés dans leurs coutumes, leurs préjugés et leurs pratiques quotidiennes, immuables, depuis Moham-med.

Sa mère, Circassienne d'une grande beauté, mariée, à vingt-deux ans, « sur le tard », au caïd Hellal, par l'intermédiaire d'une agence de Ben-Ghazi, avait fait un long séjour à Stamboul. Le contact des femmes blanches l'avait préservée de ce fanatisme musulman pour qui le mépris des roumis est un acte de foi, et elle avait élevé sa fille dans des idées larges. C'était une « désenchantée ».

D'ailleurs, l'apparition, dans la vie d'Ourida, d'un blanc libérateur et bon comme l'avait été Frisch, avait orienté la vie de la jeune fille vers des sentiments tout différents de ceux de ses compagnes, et l'expérience extraordinaire et audacieuse qu'elle faisait avec ces deux autres Français achèverait sa conversion.

Elle se demandait si elle n'était pas subitement métamorphosée en quelqu'une de ces petites reines des contes orientaux que des génies bienfaisants enlèvent sur des chars attelés d'hirondelles pour les conduire à travers l'azur aux glorieux époux qui les appellent.

Tout ce qu'elle avait vu depuis le départ lui inspirait une confiance sans bornes. Elle ne doutait plus de la réussite de l'expédition à laquelle elle était si inopinément associée : elle arracherait au maudit l'homme qui l'avait sauvée jadis, et, toujours comme dans les récits merveilleux des *Mille et une Nuits*, elle le suivrait dans ces pays fabuleux que les auteurs arabes placent très loin, de l'autre côté des mers. Tout à coup, les premiers groupes d'ennemis apparurent : ils avaient dû marcher toute la journée et toute la nuit.

C'étaient des fantassins; ils formaient comme des essaims à la surface du sol, et le soleil faisait briller l'acier des fusils et des lances.

Puis apparurent des groupes plus compacts le long d'un oued.

Soudain, une balle siffla aux oreilles des aviateurs et, peu après, ils perçurent le bruit de la détonation : l'aéroplane avait été signalé et les coups de feu se précipitèrent. Aussi, manœuvrant l'équilibreur, Müller gagna-t-il rapidement l'altitude de 1,200 mètres où il était en sûreté.

— Les mékara ne doivent plus être loin, dit Raoul Harzel; nous sommes sur la bonne piste.

Au fur et à mesure que l'horizon s'élargissait, d'autres bandes se révélaient, contournant les hauteurs ou arrêtées autour de Ghedaïr dont l'eau miroitait faiblement.

— Tout cela file vers l'Est, remarqua Müller. Songent-ils donc à se mettre à l'abri de notre atteinte en passant sur le territoire anglais ?

Comme il achevait ces mots, l'*Africain* se cabra; le pilote n'eut que le temps de lui faire « baisser le nez » à l'aide de l'équilibreur; et cédant aux remous qui se manifestaient, il vola pendant quelques secondes vers le Nord.

A cet instant, Ourida se retourna et étendit son bras vers le Sud : le ciel avait pris dans cette direction une teinte cuivrée.

— Le simoun ! fit-elle d'une voix grave.

## CHAPITRE X

### L'ATTAQUE DES VAUTOURS

Le simoun ! le vent empoisonné, mortel, du Çahra...

Il accourait, chassant devant lui des tourbillons aveuglants de poussière et de sable; sous sa formidable poussée, des colonnes d'air tourbillonnantes battaient l'aéroplane qui se balançait, « donnait de la bande », menaçant de se soulever sur l'extrémité d'une aile et de chavirer...

Chute aussi périlleuse, aussi foudroyante, que celle de « piquer du nez »...

Müller se maintint soigneusement dans la direction du Nord, pour ne pas prêter le flanc à la tourmente; mieux valait fuir devant elle.

Quant à descendre pour s'abriter dans un pli de terrain et laisser passer l'orage, il n'y fallait pas songer : les bandes des Snoussia qui sillonnaient la plaine constituaient un danger plus redoutable encore que les pires perturbations atmosphériques.

— Nous avons trop attendu, murmura Müller.

Il jeta un coup d'œil alternatif sur chacune des ailes de l'appareil pour s'assurer que le réseau des fils d'acier qui maintenait la rigidité de l'ensemble conservait bien le degré de tension voulu.

L'Alsacien n'était pas homme à perdre son sang-froid. Souvent il avait eu à lutter contre la furie des éléments; mais, à vrai dire, c'était la première fois qu'il les bravait dans des conditions aussi particulières et aussi redoutables.

Les difficultés d'atterrissage, la solitude, les dangers qui attendraient les aviateurs dans des régions parcourues sans cesse par des pillards nomades, avaient été les principales objections formulées à l'encontre de l'emploi des aéroplanes dans le Çahra par les adversaires du projet.

On ne savait rien du régime des vents sur ce continent; on ignorait tout des courants, des remous, des dépressions occasionnées par la respiration des forêts immenses et l'évaporation des réservoirs colossaux qui alimentent le Nil et le Congo.

Les partisans du progrès « quand même » avaient répondu que s'il fallait attendre une étude complète et la publication d'une annexe à l'Annuaire du Bureau des Longitudes, l'aviation ne ferait jamais son apparition dans les colonies, où elle était appelée à rendre pourtant les plus signalés services.

Ils ajoutaient qu'en Europe même, on était encore presque complètement ignorant des courants aériens, ce qui n'avait pas empêché les champions français de voler triomphalement de capitale en capitale.

Un instant, Müller songea à revenir vers le Sud, car s'abandonner à l'orage, c'était courir le risque d'être emporté loin des montagnes qui barraient l'horizon vers l'Est et marquaient la limite des territoires soumis théoriquement à la France; mais à la première tentative de virage qu'il effectua, l'hélice sembla s'arrêter et un tel ébran-

lement se produisit dans la membrure de l'Africain que l'aviateur dut le redresser d'un audacieux coup de barre... et la course folle vers le Nord continua avec une vitesse croissante...

— Montons, Müller, montons vite ! cria Paul Harzel dans le porte-voix, car il n'était plus possible de s'entendre autrement.

Le pilote répondit par une manœuvre de l'équilibreur qui pointa l'appareil vers le ciel, et l'ascension commença vers des altitudes où les aviateurs trouveraient peut-être le calme.

Ainsi les sous-marins échappent aux convulsions qui bouleversent la surface des flots en plongeant à des profondeurs de 20 à 25 mètres.

Le baromètre enregistra 1,800, 2,000, 2,500..., 2,900 mètres ! sans que la course vertigineuse parût se ralentir...

Quelque 100 mètres encore et les aviateurs constataient avec un soupir de soulagement qu'ils avaient atteint une zone de calme absolu. Müller, par un majestueux virage, remit le cap à l'Est... : les montagnes se rapprochaient à vue d'œil, mais leurs sommets semblaient s'enfoncer peu à peu dans la terre, en raison de la grande hauteur à laquelle volait l'Africain.

Ourida, inconsciente du danger, était penchée sur la nacelle, contemplant avec admiration le sol mouvementé sur lequel tranchait le ruban argenté d'un cours d'eau profondément encaissé.

On touchait à la limite des possessions françaises; mais où était exactement la frontière? Était-elle tracée par la rivière ou par le sommet de l'une des deux chaînes qui en déterminait le cours?

L'Angleterre s'était-elle attribué tout le massif montagneux?

La carte rudimentaire que possédaient les aviateurs ne donnait aucune indication sur ces points...

Paul Harzel, confiant dans l'habileté consommée de Müller, n'avait pas un instant songé au péril de la situation; il avait observé sans relâche, et, à présent, toute son attention était concentrée sur l'impressionnant chaos qui s'étalait à ses pieds.

Ourida elle-même, la délicieuse créature, était loin de sa pensée.

L'âme française de l'officier se révoltait à l'idée que la frontière du Nil, conquise par Marchand et ses compagnons, nous avait été contestée et que la simple rédaction d'un instrument diplomatique au Foreign Office avait suffi à intimider le gouvernement français et fait reporter de plus de 1 000 kilomètres vers l'Ouest les bornes de notre empire africain.

Cependant, au-dessous des aviateurs, les épais nuages de sable emportés par le simoun s'écrasaient, impuissants contre la haute muraille dressée au seuil du Bar el Ghazal, cet affluent du Nil qui, avant de se jeter dans le grand fleuve, reçoit, au milieu d'immenses marais, le tribut de mille cours d'eau. Ce spectacle, sublime dans son horreur, était accompagné de tous les phénomènes électriques insépa-

rables des grands orages au désert : des mèches folles de la chevelure des officiers et d'Ourida, dressées et frémissantes sous leur coiffure, s'écoulaient, à jet continu, un fluide subtil, et, au contact de la main, de petites étincelles en jaillissaient : des éclairs incessants zébraient les nuées jaunâtres et le fracas du tonnerre amplifié par l'écho des ravins montait vers les aviateurs en un tumulte assourdissant.

L'attention d'Ourida semblait particulièrement tendue, mais sans qu'un muscle de son visage tressaillit; elle fouillait les replis du sol avec une attention passionnée.

— Kara ! Kara ! fit-elle tout à coup, entre deux grondements de la foudre.

Au même moment, un éclair éblouissant illumina une sorte de pyramide lointaine qui ressortait, d'une blancheur éclatante, sur la masse sombre des rochers.

— Un minaret ! s'exclama Paul Harzel.

— Kara ! répéta la jeune Arabe.

(A suivre.)

✂ CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)

FORMULES BIZARRES

Politesses malgaches

Les diverses formules de politesse expriment souvent le caractère d'un peuple. Chaque race a une façon spéciale de s'aborder et notre traditionnel « bonjour » revêt souvent à l'étranger une forme plus gracieuse et plus poétique.

Les Arabes se touchent la main, la portent à leurs lèvres et disent : « Puisse la matinée être belle ! »

« Que Dieu l'accorde ses faveurs ! » dit le Turc.

Le Persan : « Puisse ton ombre ne jamais diminuer ! »

Le Chinois : « Avez-vous mangé votre riz ? Votre estomac fonctionne-t-il bien ? »

Mais le Malgache est certainement celui qui possède le plus de formules de politesse à sa disposition. Avec chaque événement, chaque interlocuteur, le bonjour du Hova varie. Il existe une réponse obligatoire pour chaque salutation.

Entre nobles, on se dit : « Etes-vous, monsieur, en bonne santé ? » Tandis qu'un roturier demande simplement : « Comment ça va-t-il ? »

A l'occasion d'une naissance, on salue ainsi les parents : « Salut à vous qui venez d'obtenir la postérité ! »

« Que l'année prochaine il y en ait encore autant ! » répond le père.

Quand on rencontre un convalescent, il sied de lui dire : « Salut à vous qui n'avez perdu ni le corps ni la vie ! »

Il doit vous rendre ainsi la politesse : « Que le malheur vous épargne ! »

La formule du 1<sup>er</sup> janvier est celle-ci : « Salut à vous, qui êtes rattrapé par la nouvelle année ! » On répond : « Que cela vous arrive mille fois pour ne pas vous séparer des nôtres ! »

Il y a bien d'autres formules très curieuses. Quand on rencontre par exemple un ami vêtu d'un « lamba » neuf, on a coutume de dire : « Qu'il soit déchiré avant son maître ! » (c'est-à-dire avant la vie de son maître).

Quelqu'un avale-t-il de travers au cours d'un repas, la bienséance exige que vous lui disiez : « Que ça vous fasse engraisser ! », ou encore : « C'est pour vous ; que ça s'incorpore à votre bras ! » (c'est-à-dire, que cela vous rende fort.) ✂ Marin BEAUGEARD.

Une AUX PORTES DU DÉSERT  
Ville morte qui renaît  
dans la splendeur

Il semble que la vieille Egypte soit par destination la terre des invasions étranges et inattendues. La terre des Pharaons n'aura pas tremblé seulement sous le galop des farouches coursiers arabes, les pas des légions romaines, des soldats de Bonaparte et des... armées de touristes anglais, elle aura vu se mêler les races, les mœurs, les religions, l'archaïque et le modern-style, l'art et le trafic, les architectures les plus opposées, toutes les modes et tous les genres.

Aucun pays peut-être n'est plus conventionnel et plus truqué et bien des voyageurs partis pleins d'enthousiasme pour aller admirer les ruines de Thèbes, les colosses de Memnon, les pyramides de Gisels et tous les vestiges d'un passé glorieux sont revenus désabusés pour n'avoir jamais pu là-bas s'évader un instant de cette existence de tourisme, sans imprévu, sans vraie couleur locale des pays trop visités.

Pour voir des Egyptiens « nature », des paysages que ne gâte point la baraque de bois du marchand de cartes postales et de faux souvenirs, il faut remonter très haut vers les chutes du Nil.

Est-ce à ce besoin de fuir les centres trop européens qu'ont obéi les rénovateurs d'Héliopolis... On est en droit de le supposer puisqu'il ne s'agit plus ici de luxueux « palaces », d'entreprises commerciales, mais bien d'art véritable.

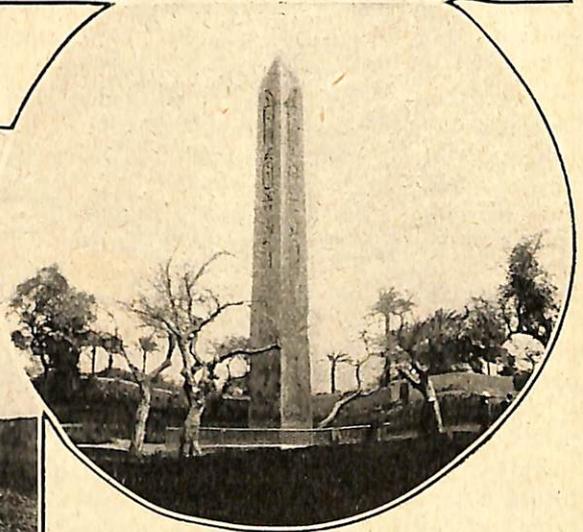
Héliopolis, la ville millénaire, surnommée la « Demeure du soleil » et le « Ciel de l'Egypte » où l'astre du jour était adoré dans un temple et que d'immenses canaux reliaient au Nil, Héliopolis renaît de sa poussière et menace de devenir la cité la plus aristocratique de l'Egypte, le rendez-vous du high-life. Depuis deux ans surtout, son aspect s'est modifié entièrement. On a déblayé, balayé, élargi. Les rues étroites ont fait place à de belles avenues dégageant les perspectives, mettant les monuments en valeur. Sous les auspices de compagnies financières puissantes et d'un groupement de riches propriétaires, des villas d'un style très pur, extrêmement luxueuses, se sont élevées rapidement. Un « lancement » habile a fait le reste et aujourd'hui il est chic, sinon indispensable dans la colonie étrangère, de posséder une résidence à Héliopolis. Pour ne pas détruire l'harmonie de l'ensemble, les nouvelles constructions sont de style oriental.

Un rajah hindou, qui vient chaque hiver s'adonner en Egypte aux plaisirs du cricket et de la chasse à la gazelle, s'est fait construire un petit palais qui est une véritable merveille. Un banquier anglais possède à lui seul les villas mauresques d'une rue tout entière... qui aboutit au désert Arabe. Il a fallu faire malheureusement des concessions au confort moderne et les trolleys, les affreux trolleys des trams électriques rayent le ciel bleu de leurs fils rigides. ✂ CYRILLE VALDI.

La construction d'une villa dans le plus pur style hindou.



Rue principale d'Héliopolis bordée de chaque côté de constructions nouvelles.



L'Obélisque d'Héliopolis.

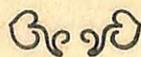


Une rue tracée dans le désert qui sera incessamment pourvue de villas, de lumière électrique et de tramways.



UNE VILLE MORTE QUI RENAIT DANS LA SPLENDEUR

Série de villas aux confins du désert.



Une somptueuse habitation à Héliopolis.





LES CANNIBALES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

*Dans une monstrueuse avalanche, les sauvages se précipitent burlant, gesticulant et poussant des cris de mort, ou de rage, ou de victoire, selon qu'ils exécutent la « Danse du Destin » ou la « Danse de la Joie ».*

Deux Ans au Pays des Papous

## Les Cannibales

de la  
Nouvelle-Guinéepar  
ANDRÉ CHARMELIN

III

LA GUERRE ET LA DANSE

LES sauvages de la Nouvelle-Guinée ont un trait incontestablement commun avec les peuples civilisés : c'est qu'ils sont toujours prêts d'entrer en guerre les uns contre les autres. La grande île papouasienne n'est jamais tout à fait tranquille, et il y a constamment des tribus occupées à des entreprises belliqueuses qui se terminent par des festins cannibalesques, chez les vainqueurs en signe de triomphe, et chez les vaincus afin d'obtenir du génie Fifi une prompte et éclatante revanche.

Il y a lutte perpétuelle, d'abord entre les Papouas, qui sont les Papous proprement dits, et les Alfakis, c'est-à-dire les tribus des montagnes, soit que ceux-ci aient pour domaine les montagnes orientales, dont la plus belle est l'Astrolabe, soit qu'ils résident sur les hauteurs occidentales, les monts Arfak, dont le point culminant s'élève à quatre mille trois cents mètres.

La principale cause d'hostilité est, dirait un facétieux Européen, une histoire de tabliers. En effet, si les Papouas dédaignent les perles et l'or que l'on trouve sur leurs rivages, ils considèrent, comme le symbole et l'objet du luxe le plus raffiné, un tablier en écorce d'arbre, qu'ils attachent devant eux dans les grandes cérémonies.

Or, l'arbre dont il faut employer l'écorce pour la fabrication de ces tabliers, croît spécialement dans les magnifiques forêts qui couronnent les montagnes de la Nouvelle-Guinée.

Il faut donc que les Papouas forment des corps expéditionnaires, qui pénètrent chez les Alfakis ou montagnards, récoltent de vive force, et en se protégeant à main armée, la provision d'écorce nécessaire, et redescendent vers les rivages, en se défendant contre les attaques des Alfakis irrités.

D'autre part, les Alfakis ont besoin, pour leurs colliers de guerre, de se procurer d'innombrables dents de chiens. Or, comme il est utile que les chiens vivent, les Alfakis descendent en armes chez les Papouas qui sont infiniment plus riches au point de vue de la race canine.

Parfois, Alfakis et Papouas feignent de conclure des échanges. Les premiers apportent des tas d'écorces; les autres offrent des corbeilles de dents de chiens.

Mais ensuite, tandis que les caravanes, soit des Alfakis, soit des Papouas, retournent dans leurs villages, des bandes de guerriers les attaquent à l'improviste et s'emparent à la fois des porteurs et des objets échangés.

Une semblable expédition donne lieu à un triomphe. Grand ou petit, pompeux ou modéré, il comprend toujours la danse guerrière et une scène de cannibalisme. Mais les vainqueurs ne mangent généralement qu'un seul prisonnier.

Il y a, entre les Alfakis et les Papouas, une différence de préparation dans ce sinistre festin. Les Alfakis font au patient une large entaille dans une partie sanguine du corps, et le chef y vient appliquer ses lèvres pour boire le sang du vaincu. Ensuite, il enlève, avec un large coutelas, toutes les pièces qu'il peut couper sans faire mourir la victime, il les distribue à ses guerriers, et chacun fait cuire son morceau à l'un des feux allumés tout autour. En sorte

que le patient peut voir rôtir son bras ou son mollet et être témoin du plaisir que sa propre chair procure à son ennemi victorieux.

Après cet atroce festin, Alfakis ou Papouas se livrent à la danse nationale. Ils lui donnent un nom différent, selon qu'elle précède la bataille ou qu'elle suit la victoire. Dans le premier cas, ils l'appellent la *Danse du destin*; dans le second, la *Danse de la joie*. Mais, dans les deux circonstances, elle revêt un caractère sauvage, belliqueux et frénétique.

Le costume pour la danse de guerre comprend d'abord un casque étrange, composé d'écorce, ou de fibres de pandanus tressées ensemble. Le casque est surmonté d'une sorte de nimbe en herbes ou en plumes d'oiseau. Aux poignets, les guerriers portent des bracelets de même nature; au cou, toujours le collier de dents de chiens. Devant eux, le tablier d'écorce précieuse, objet de tant de désirs et cause de tant de luttes.

Le chef du village possède un nimbe spécial. Celui-ci est en plumes d'oiseau du paradis et il est surmonté d'une immense aigrette dont la longueur dépasse la taille humaine.

Les guerriers tiennent en main la lance; quelques-uns, coiffés d'un casque plus plat, portent des torches allumées et jouent le rôle d'éclairiers. Les sauvages se précipitent, hurlent, gesticulent; c'est une monstrueuse avalanche. Puis ils s'arrêtent, se dandinent, se balancent, tournent sur eux-mêmes, tapent des pieds, et se remettent à courir, en poussant des cris de mort ou de rage ou de victoire, selon qu'ils exécutent la *Danse du destin* ou la *Danse de la joie*.

ANDRÉ CHARMELIN.

## UN ÉPOUVANTAIL EN DISGRACE

Les Terribles Tours du Guet  
de Pékin

Si les Chinois ont aujourd'hui enfin adopté en partie nos façons modernes et européennes de faire la guerre, pendant des siècles ils ont cru à l'influence que pouvaient avoir sur les ennemis qu'ils avaient à combattre les masques terrifiants qu'ils portaient sur leur visage, au-dessous du casque, au moment des combats. Ils croyaient fermement à l'efficacité de la peur semée ainsi parmi leurs adversaires pour les mettre en déroute.

Là, du reste, ne s'arrêtaient pas leur croyance.

Il existe auprès des montagnes situées à l'Ouest de Pékin, dans la vaste plaine qui entoure la capitale, un certain nombre de tours de guet qui se dressent isolées de-ci, de-là. Elles s'élèvent dans des positions d'où on peut scruter l'horizon à une très grande distance, et sont toutes munies de créneaux, de meurtrières et des gueules de canons sont visibles à chacune de leurs ouvertures.

Cet ensemble leur donne un formidable aspect de tours fortifiées... Mais l'aspect seulement, car si l'on s'en approche, on s'aperçoit qu'il n'y a aucune entrée donnant accès et que l'intérieur est bourré de terre jusqu'à la partie supérieure.

Quant aux gueules de canon, ce ne sont que des cercles peints en noir sur des planches, peintes également.

A quelle époque remontent-elles? On n'en sait rien. Mais elles ont certainement été construites pour inspirer aux ennemis une crainte salutaire.

Aujourd'hui les pierres s'effritent lamentablement et le bois des planches est presque entièrement pourri sous l'action combinée du soleil, de la pluie, de la neige et des gelées.

Alfred DUCASSE.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

## L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

Pour assurer la suprématie du Japon sur les océans Pacifique et Indien, le général Uko est chargé de partir en mission secrète en emportant un paquet contenant un pantalon qui lui est remis à Paris. Mais on avait compté sans Midoulet, agent de renseignements, qui, ayant surpris le complot, part à la recherche du fameux pantalon qui cache les secrets d'Etat.

Marcel Tibérade, jeune savant, aime en secret la belle Sika, fille du général, qu'il a eu le bonheur de sauver d'un accident d'automobile. En reconnaissance, l'ambassadeur japonais l'attache à sa personne, et pour mener à bien son étrange mission lui confie le précieux pantalon, avec ordre de le suivre partout sans avoir l'air de le connaître.

Midoulet a failli reprendre le pantalon. Mais, à Port-Saïd, Emmie le soustrait à la police et file dans le personnel d'un cirque où elle s'est cachée vers Beyrouth où les autres vont chercher à la rejoindre.

## Chapitre I

EN ROUTE POUR BEYROUTH

Le Parthénon, joli vapeur de 1,200 tonneaux, appartenant à la Compagnie hellénique Tricolpis-Échelles, avait quitté Port-Saïd, à destination de Beyrouth, Smyrne, Chypre, Côte d'Asie Mineure sur les mers intérieures de l'Archipel, Marmara et Noire.

Le pilote, ayant guidé le steamer au large, avait réintégré son embarcation, suivant à la voile, et avait remis le cap sur Port-Saïd.

Maintenant, le capitaine du Parthénon avait de nouveau la charge de conduire son navire, charge momentanément abandonnée au pilote.

La terre d'Égypte disparaissait à l'horizon. A peine une bande grise décelait-elle encore l'empire des Pharaons. Deminute en minute, elle devenait plus imprécise, car le crépuscule enveloppait toutes choses de son écharpe grise, avant-courrière de la nuit.

Le général Uko, Tibérade et Sika causaient sur le pont, surveillés inlassablement par Midoulet accoudé au bastingage, assez loin pour n'être pas taxé d'indiscrétion, assez près pour ne pas perdre un mot.

Pour la centième fois, depuis leur embarquement, Marcel murmura :

« Je me demande ce qui a pu décider Emmie à se diriger sur Beyrouth, car c'est vers ce port établi à la base du Liban sourcilleux... »

— Elle a voulu donner une fois au moins la direction du voyage », plaisanta Sika dans un sourire.

Tibérade secoua la tête.

« Vous riez, mademoiselle, je reste in-

quiet. Quelque chose l'a contrainte à nous quitter.

— Que supposez-vous?

— Je ne suppose rien... Est-ce que les circonstances permettent une supposition?

— Alors, souhaitons la fin de la traversée. A Beyrouth, nous saurons...

— Nous saurons l'aventure de M<sup>lle</sup> Emmie, s'exclama le général, entrant dans la conversation, mais cela éclairera-t-il la mystérieuse disparition du pantalon?

— Peut-être, souffla malicieusement Sika, ce qui fit sursauter Tibérade, ce qui incita Midoulet à se départir de son attitude indifférente.

— Moi, j'en suis sûr, affirma-t-il. Pour moi, il n'y a pas de doute. Le petit mousse et M<sup>lle</sup> Emmie m'ont paru de suite deux alliés, peut-être même une seule personne en deux habits... M<sup>lle</sup> Emmie a retiré le pantalon de la consigne. Il est à Beyrouth avec elle. »

Sika eut un imperceptible sourire, et, se tournant vers l'agent, elle repartit sa voix vibrant d'une ironie si légère que nul ne la remarqua :

« Vous avez l'expérience de ces choses, monsieur, et je penche vers votre opinion. »

D'un geste machinal d'apparence, elle arrangeait les plis de sa robe, sous laquelle elle sentait le vêtement que ses compagnons jugeaient bien plus éloigné d'eux.

« Eh! disait le général, si je ne pensais pas moi-même de façon identique, je vous affirme que je ne serais plus vivant. »

— Que dis-tu, père? balbutia sa fille.

— Je dis que quiconque échoue dans une mission confiée par son prince, doit, sans attendre, sortir de la vie dont il est devenu indigne. »

Mais, refusant de s'étendre sur ce sujet, il regarda Midoulet bien en face :

« Sur quoi basez-vous votre opinion? »

— Sur ce que M<sup>lle</sup> Emmie m'a promis de me mettre à même d'examiner le pantalon en cause. Elle était évidemment de bonne foi et a pris ses dispositions pour tenir son engagement. »

Il eût pu ajouter qu'il regrettait, par ses précautions policières, d'avoir rendu plus difficile la tâche de la fillette. Seulement, il ne jugea pas à propos de faire cette confidence à ses compagnons.

Pourquoi abattre son jeu sur table, alors que l'on n'y est pas forcé!

Sika, du reste, raillait :

« Votre confiance vous entraîne à un détour imprévu. »

— Un détour, si l'on veut.

— Ah! nous remontons vers le Nord.

— Certes, mais je poursuis toujours le but de mon voyage. Donc, il n'y a pas détour, mais déplacement du but. »

La discussion devait agacer le général, car il y coupa court par ces mots :

« On a piqué sept heures. Allons dîner. »

Personne ne fit d'objection. Tous gagnèrent la salle à manger.

Uko, Sika et Tibérade s'installèrent ensemble à l'extrémité de la table, tandis que Midoulet, marquant qu'il formait à lui tout seul un autre groupe, s'asseyait à une

place demeurée libre, au milieu de passagers inconnus.

Tibérade et le Japonais mangeaient du bout des dents, si absorbés par leurs pensées qu'ils ne s'aperçurent pas de l'appétit de leur blonde compagne.

Évidemment, la jeune fille ne partageait pas leur anxiété.

Sans attendre les desserts, Uko se leva et sa fille l'imitant :

« Je rentre dans ma cabine. »

— Moi aussi, dit-elle.

— Oh! il est bien tôt, murmura Tibérade un peu ennuyé en songeant, que la Japonaise, si agréable à contempler, allait disparaître.

Le général haussa les épaules.

« Qui dort oublie l'impatience. Une fois à Beyrouth, je m'en gage à veiller toute une nuit, si cela vous peut agréer. »

Et, persuasif :

« Voyez-vous, cher monsieur Tibérade, chercher le sommeil est la sagesse même. Vous devriez faire comme nous. »

— Non! non! Je me connais, je ne réussis pas à dormir.

— Comme il vous plaira, bonsoir... Que demain vienne bien vite pour nous tous. »

Le général serra la main du jeune homme, adressa un salut négligent à Midoulet qui engloutissait son dessert avec autant d'entrain que le premier service et sortit entraînant Sika, qui trouva cependant le moyen de se retourner pour lancer un dernier sourire dans la direction de Marcel.

Privé de sa compagnie, Tibérade n'avait aucune raison pour fuir celle de Midoulet.

Aussi, ce dernier, son repas enfin terminé, s'étant rapproché du jeune homme, la conversation s'engagea entre eux.

Durant une heure, ils envisagèrent, à tous les points de vue imaginables, les événements qui avaient marqué leur séjour à Port-Saïd.

Le sommeil inexplicable à l'arrivée; la disparition du vêtement diplomatique, compliquée de la fugue d'Emmie vers Beyrouth.

Mais, à épiloguer sur ce sujet, ils réussirent à se donner un début de migraine, sans parvenir à asseoir une opinion bien nette.

Si bien que, de guerre lasse, Tibérade s'esquiva, gagna le pont et, se jetant sur un rocking-chair, abandonné dans l'ombre de la passerelle, il s'enfonça dans ses pensées, lesquelles se pouvaient résumer en cette unique phrase :

« Que peut-il bien être arrivé à Emmie? »

Tout à coup, il tressaillit; sur les voix intérieures qu'il écoutait, des voix extérieures avaient jeté leur timbre.

Oh! les organes s'exerçaient prudemment. C'étaient des répliques chuchotées qui avaient mis son rêve en fuite.

Quoi qu'il en soit, une curiosité instinctive, irraisonnée, le poussa à apercevoir les causeurs, dissimulés à ses yeux par la passerelle elle-même.

Il se leva, fit quelques pas sur la pointe

des pieds, atteignit l'angle derrière lequel les sons se faisaient plus perceptibles et, se penchant tout doucement pour ne pas trahir sa présence, il distingua deux silhouettes d'hommes, deux passagers évidemment, leur costume ne permettant pas de les confondre avec des matelots, lesquels causaient avec la tranquillité confiante de gens certains de n'être pas troublés.

Peut-être Tibérade se fût-il éloigné, étant discret de nature, si les paroles et surtout le ton dont elles étaient prononcées, ne lui avaient paru étranges.

« Cher Ahmed, disait l'un des causeurs, tes veines ne charrient pas ainsi que les miennes le sang des Druses du Liban; la Perse est ta douce patrie, mais je sais pouvoir compter sur toi, sur ton dévouement si absolu que je te considère comme mon frère. »

— Mon cher Yousouf, tu dis vrai; mon affection pour toi est fraternelle... Merci de n'en pas douter.

— J'en doute si peu que je veux t'expliquer pourquoi nous avons quitté Port-Saïd si brusquement, pourquoi nous voignons vers Beyrouth.

— Je ne te cacherai pas que nos mouvements m'intriguent, mais un ami véridique n'interroge pas son ami.

— Celui-ci lui confie son secret... Ahmed, tu le sais, le Maître de la Montagne, le chef suprême des Druses du Liban...

— Mohamed? Il est mort, et l'on doit procéder prochainement à l'incendie de sa demeure, pour honorer sa mémoire.

— Tel est l'usage druse... Eh bien, Ahmed, c'est cet incendie qui motive notre voyage.

— Tu veux y assister, je le conçois...

— Tu erres, ami. Je veux qu'une jeune fille qui a mon cœur n'y assiste pas. »

Et comme son interlocuteur répondait par une sourde exclamation, celui que l'on avait appelé Yousouf reprit :

« Il y a six mois environ, Mohamed, ce vieillard, eut la fantaisie d'unir son hiver au plus radieux des printemps. Ce barbon songea à épouser Alissa, la perle du bourg de Téfilet. Cette créature aux yeux de velours, noirs comme la nuit, sous sa chevelure, blonde autant que les rayons du soleil, Alissa Périkadès, refusa... »

— Par Allah! Voilà un refus motivé, mais dangereux... Évincer le chef suprême des Druses! Elle est audacieuse, cette jeune Alissa.

— La tendresse lui donna le courage...

— Ah! ah! Son cœur...

— ... s'est donné à moi, qui lui appartiens tout entier, Ahmed.

— Eh bien, fit légèrement Ahmed, mariez-vous. »

Mais la main de son interlocuteur se posa rudement sur son bras :

« Ne plaisante pas, Ahmed, je viens de vivre une agonie. Tu sais que tout ce qui a appartenu au Maître, femmes, armes, chevaux, chiens, doit être brûlé avec son palais, pour le suivre dans les territoires divins de l'au-delà. Or, le Conseil des An-

ciens, ce Conseil tout-puissant parmi les Druses, a décidé qu'Alissa Périkiadès a appartenu au regard du défunt et qu'ainsi elle doit périr dans les flammes.

— C'est monstrueux, inique.

— Tu es de mon avis, Ahmed. Seulement, la mignonne habite Beyrouth; sa chevelure blonde la rend reconnaissable entre toutes les femmes de la région dont les tresses, brunes ou noires, ne rappellent en rien cette auréole de fils d'or. On la surveille, on l'épie... J'avais réuni ma fortune en Égypte; elle devait m'y rejoindre et je désespérais, sentant qu'elle ne réussirait pas à tromper la surveillance des espions druses.

— Pauvre ami. »

Tibérade écoutait, pris de pitié pour ce drame de tendresse raconté devant lui. Pour un peu, il aurait offert son concours au jeune Druse.

Celui-ci reprenait :

« Ne me plains plus... Le maître du ciel bleu, plus puissant que les Maîtres de la Montagne, m'a rendu l'espérance... »

— L'espérance de...

— D'arracher Alissa au trépàs.

— Mais tu seras voué à l'exécution de toute ta race.

— Non, car ils ne se douteront pas de la substitution.

— Tu prétends substituer une victime... C'est odieux, sais-tu bien.

— Non, Ahmed, celle-là est une Européenne. »

Tout le mépris des Asiatiques pour les Occidentaux sonnait dans cette réplique.

Tibérade sentit diminuer sa pitié pour le fiancé aussi expéditif.

Yousouf développait son plan.

« La victime est conduite là-bas, voilée du litham, la grande pièce d'étoffe qui cache le visage, le corps... Seuls, les cheveux apparaissent. Il nous faut donc des cheveux blonds dorés et nul ne devinera la supercherie.

— Où en trouveras-tu dans ce pays des brunes?

— J'en ai trouvé.

— Hein?

— Voilà pourquoi nous avons quitté l'Égypte, pourquoi nous allons à Beyrouth.

— Ils y sont donc?

— Ils y seront à l'heure marquée par le destin, qui veut qu'Alissa soit sauvée pour devenir mon épouse. »

Puis, après un silence qui impressionna Marcel, désolé maintenant d'être le confi-

dent d'un secret de sang, Yousouf conclut :

« Et j'ai compté sur toi, frère. Tandis que je conduirai Alissa libre sur un yacht, qui l'attend dans le port de Beyrouth, tu entraîmeras l'autre au ravin El-Gargarah. Me suis-je trompé en comptant sur toi? »

Le Persan marqua une légère hésitation, puis avec un roulis des épaules :

« Le blâme qui arrête l'action indique une amitié tiède. Je ne blâmerai donc pas, et je ferai ce que tu désires. »

moment... Alors, où est-elle? Je connais bien une charmante blonde qui se trouve sur ce navire... Mais Sika n'a rien à voir dans cette aventure... brûlante... Je vais tâcher de découvrir mes deux conspirateurs et je les surveillerai. Au fond, je serais ravi qu'aucune blonde ne fût grillée! »

Au surplus, le récit du Druse valut à Marcel une nuit agitée de cauchemars se développant dans des rougeoiements d'incendie.

Il se réveilla, quelque peu courbattu. Son premier soin fut d'aller consulter le livre de bord.

Il trouva sans peine les deux hommes prénommés, Yousouf et Ahmed.

Ces passagers étaient inscrits de cette façon :

« Yousouf Argar, couchette inférieure, cabine 7.

« Prince Ahmed Stidiri, couchette supérieure, même cabine. »

Pourquoi ces amis avaient-ils jugé bon de venir échanger leurs confidences sur le pont. Peut-être s'étaient-ils méfiés du peu d'épaisseur des cloisons séparatives des cabines. En tout cas, ils avaient un confident sur lequel ils ne comptaient pas, et ils durent s'étonner de la persistance avec laquelle Tibérade les examina durant le repas du matin, qui avait réuni tous les passagers dans la salle à manger.

Le jeune homme se les était fait indiquer par un serveur, un *stewart*, comme l'on dit habituellement à l'instar des Anglais, et à présent il les identifiait de façon à les reconnaître, en quelque endroit qu'il les rencontrât.

« Maintenant, murmura-t-il en remontant sur le pont, le paquebot touchera à Beyrouth avant une heure... Je veux assister au débarquement de mes deux gail-

lards. Peut-être leur victime sera-t-elle là... Si je vois une blonde, je la préviens à tout hasard. »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

#### TITRES ET TABLES

Les titres, tables et couvertures du 2<sup>e</sup> semestre de 1911 (tome 30 de la 2<sup>e</sup> série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>).

#### RELIURES MOBILES

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pour le *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux, plus 25 centimes pour envoi par colis postal à Paris et 75 centimes par poste, en province.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Une curiosité instinctive le poussa à apercevoir les causeurs dissimulés à ses yeux par la passerelle elle-même. (P. 173, col. 2.)

Tibérade n'en entendit pas davantage car les causeurs s'éloignèrent. Alors, le jeune homme sortit de l'ombre qui l'avait dissimulé jusque-là. Il maugréait :

« Partis? C'est dommage! J'aurais voulu connaître la victime désignée... Les blondes m'intéressent particulièrement... Et, par égard pour Sika, je me ferais volontiers le chevalier de celle que ce Yousouf condamne si cavalièrement. Ils vont bien, les Druses, ils parlent de rôtir les jeunes filles comme de simples mauviettes. »

Tout en regagnant sa cabine, il continuait à soliloquer :

« Une jeune fille blonde... Elle sera à Beyrouth... Donc, elle n'y est pas en ce

# Sur Terre et sur Mer

4 Février 1912

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

Le durbar de Delhi; le vice-roi lord Hardinge. — En Chine : république ou monarchie? — L'attaque de la mission Legendre. — M. et Mme Bullock-Workman dans les glaciers de l'Himalaya. — Occupation de l'oasis de Djanet.

Le roi d'Angleterre et empereur des Indes, George V, a célébré à Delhi, avec une solennité grandiose, la cérémonie de son couronnement impérial. Il y avait trente-cinq ans, à trois semaines près, que la reine Victoria avait été proclamée impératrice dans un durbar présidé par le vice-roi, lord Lytton.

C'est le 12 décembre qu'a été tenu le dernier grand durbar de Delhi, dans un immense amphithéâtre édifié en dehors de la ville. Assis sur deux trônes d'or dont les bras figuraient des lions debout, la tête couverte de hautes et lourdes couronnes scintillantes de diamants, les deux souverains ont vu défiler devant eux 135 princes, grands ou petits, qui leur ont rendu hommage et leur ont fait une cour incomparable. L'empereur était drapé de pourpre et d'hermine; l'impératrice portait une robe de soie blanche à longue traîne, brodée des fleurs emblématiques : rose d'Angleterre, chardon d'Écosse, lotus indien. De grands parasols cramoisi et or étaient tenus au-dessus de leurs têtes. Les grands feudataires et leur suite, constellés de pierreries, formaient une étincelante bigarrure des couleurs les plus éclatantes.

La proclamation impériale a produit une vive impression et, reproduite dans toutes les langues de l'Inde, elle sera placardée jusqu'aux extrêmes confins de l'Empire.

Le vice-roi de l'Inde, lord Hardinge, prenant la parole au nom de l'empereur, a fait connaître les dons de joyeux avènement octroyés par le trône : dons en espèces aux soldats et gradés, grâces et remises de peine, sommes affectées à l'éducation populaire. De grandes réformes ont été aussi annoncées. La capitale de l'Inde sera transférée en 1912 de Calcutta à Delhi, l'ancienne capitale des empereurs mongols et la ville sacrée des légendes hindoues. L'unité du Bengale, que lord Curzon, en 1902, avait divisé en deux provinces, est reconstituée et il ne formera plus qu'un seul État, administré par un gouverneur. Cette scission en deux du Bengale, qui avait rompu l'unité d'un pays peuplé de plus de 40 millions d'habitants, parlant la même langue et attachés aux mêmes traditions, avait été pour beaucoup dans le mouvement indien qui a parfois inquiété l'Angleterre.

C'est l'ancien vice-roi lord Curzon, auteur de cette mesure aujourd'hui abolie, qui a présidé le précédent durbar, celui de 1903, tenu pour fêter l'avènement d'Édouard VII.

Lord Minto, qui le remplaça en 1905, aida beaucoup le secrétaire d'État pour l'Inde, lord Morley, à introduire dans ce pays des réformes libérales.

Le vice-roi actuel, Charles Hardinge de Penschurst, qui succéda à lord Minto en 1910, est né le 20 juin 1858. Lord Hardinge a eu une carrière brillante dans la diplomatie. En 1906, il avait été nommé sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères et il avait, en cette qualité, accompagné Édouard VII dans ses visites offi-

cielles dans les diverses capitales de l'Europe.

Le sort de la Chine est loin d'être fixé. Les révolutionnaires, maîtres de Nankin, en ont fait le siège d'un gouvernement républicain et ont élu, à l'unanimité, président de la République chinoise, Sun-Yat-Sen, qui est l'âme du



LORD HARDINGE  
VICE-ROI DES INDES

mouvement antidynastique et qui, depuis vingt ans, travaille avec ardeur à la rénovation de la Chine. Un cabinet a été constitué. Mais la transformation gouvernementale du Céleste-Empire n'est pas encore chose faite. Youan-Chi-Kai ne paraît pas disposé à soutenir la République et il organise la résistance en faveur de la monarchie. Les pronostics sont difficiles à tirer, mais la dynastie est bien malade.

On sait aujourd'hui que l'agression dont la mission Legendre a été l'objet au Yunnan, a été particulièrement violente et que les malheureux voyageurs ont été bien près de succomber.

C'est à un kilomètre du marché fortifié de Hoang-Choui-Tang que, le 25 octobre, le docteur Legendre et le lieutenant Dessirier furent attaqués par une bande de 200 à 250 Chinois, armés de fusils ou de sabres.

Ils essayèrent plus de cinquante coups de feu sans recevoir une seule atteinte, mais ils furent blessés grièvement par des coups de sabre. Le docteur Legendre eut les os du crâne

entamés, et une hémorragie abondante se produisit; il eut deux doigts entaillés et faillit avoir le cou tranché. M. Dessirier a eu la main droite mutilée et deux plaies à la tête.

La hâte de piller empêcha peut-être les agresseurs d'achever les malheureux voyageurs. Ceux-ci, dépouillés de tout et perdant du sang abondamment, eurent peine à faire de premiers pansements et à gagner Hoang-Choui-Tang; ils auraient été massacrés dans la ville sans la résistance d'une famille qui les sauva. Tous les bagages du docteur Legendre sont pillés et ses documents perdus.

M. et Mme Bullock-Workman, bien connus par leurs exploits d'alpinistes, viennent d'accomplir leur septième campagne dans l'Himalaya, accompagnés du docteur Calciati, du guide Cyprien Savoye et de trois porteurs de Courmayeur. Ils ont exploré une région du Baltistan, en partie inconnue, voisine du glacier de Baltoro, celle du grand glacier de Siachen, découvert en 1908 par le docteur Longstaff. C'est le plus grand glacier connu d'Asie et sa longueur probable est d'au moins 80 kilomètres; sa partie supérieure est formée de sept branches presque aussi larges que le courant principal.

Les voyageurs remontèrent deux de ces tributaires. L'un fut parcouru pendant 24 kilomètres jusqu'à l'altitude de 6,100 mètres; la caravane s'arrêta devant une muraille rocheuse, à pic, dressée à 7,747 mètres. Sur la seconde branche, elle parvint à un grand plateau de glace, à 40 kilomètres de la jonction avec le Siachen et à l'altitude de 5,800 mètres. L'expédition gravit un pic de 6,400 mètres dominant le Siachen et d'où la vue embrassait un panorama fantastique de cimes et de glaciers.

L'exploration du Siachen présente d'énormes difficultés, en raison de son isolement de tout centre de ravitaillement et de l'absence de bois et de végétation. Pendant le mois qu'elle séjourna sur le Siachen, la caravane campa constamment à des altitudes comprises entre 4,800 et 5,800 mètres.

Nos troupes de police saharienne ont occupé, le 27 novembre, l'oasis de Djanet, situé à 80 kilomètres au Sud-Ouest de Rhât, afin d'assurer la sécurité tant de l'Afrique occidentale que de l'Algérie et de la Tunisie.

On sait que la possession de cette oasis a failli nous susciter un conflit avec la Turquie qui avait émis des prétentions sur elle. Le capitaine Touchard y parvint le premier, en 1905, et ayant constaté l'inanité des revendications des Turcs, il en partit au bout de 40 jours. Mais, l'année suivante, un capitaine ottoman vint l'occuper. La France protesta, et les troupes furent retirées en même temps qu'un traité établit une frontière provisoire. Depuis la guerre avec l'Italie, les Turcs venant recruter dans ces régions des Touareg et des Senoussistes, nous avons le droit d'y prendre des mesures de sécurité nouvelles.

GUSTAVE REGELSPERGER.

# Be Du Sud au Nord

## LE FOOTBALL MEURTRIER

Malgré les récents règlements édictés par un comité de sportsmen spécialement organisé pour rendre plus humain le football à l'américaine, ce sport barbare continue à faire d'innombrables victimes aux États-Unis.

Durant la saison dernière, soit durant six semaines, douze joueurs de rugby, appartenant tous à des universités ou à de hautes écoles, sont morts sur-le-champ.

Le nombre des joueurs qui ont été emportés sans connaissance a été de 64 et celui des jeunes gens qui ont subi une fracture d'os a été de 339.

Il faut ajouter à ces chiffres 74 joueurs qui ont eu un membre disloqué, et 33 qui ont subi d'autres blessures graves, soit un total de 522 jeunes gens morts ou mis hors de combat.

D'après les journaux new-yorkais, ce total fera de 1911 une année-record. Mais le record des accidents mortels reste la propriété de l'année 1909, qui vit mourir dans la mêlée 16 étudiants.

## UN RECORD DE L'INTERVIEW

L'amiral Togo, le fameux triomphateur de la bataille de Tschina, n'est pas un bavard. Les reporters qui ont besoin de "copie" feront sagement de s'adresser à tout autre qu'à lui!

Il traversait récemment les États-Unis dans le plus strict incognito. Mais des reporters mirent à jour son identité et, comme il se rendait de New-York à Philadelphie, son wagon fut envahi par des amateurs d'interview.

Il leur déclara qu'il ne leur parlerait que s'ils lui adressaient leurs questions par écrit, ce qu'ils s'empressèrent de faire. Quelques minutes plus tard, l'amiral leur renvoyait le questionnaire avec ses réponses: écrites de sa propre main.

Voici quelques échantillons de ce dialogue quasi historique.

« Que pensez-vous du président Taft ?

— Idéal.

— Quelles impressions rapportez-vous de votre visite à l'Académie navale ?

— Bien conduite.

— Puisque vous avez assisté à une séance du Congrès, que pensez-vous de nos parlementaires ?

— Bien logés.

— Notre marine peut-elle se comparer à celle du Japon ?

— Assurément.

— Par quoi se distingue la presse américaine ?

— L'indiscrétion de ses reporters. »

Mauvais client que l'amiral Togo ! Mais empressons-nous de dire que, malgré la brièveté de ses réponses, plusieurs des reporters auxquels il avait joué ce tour malicieux n'hésitèrent pas à lui prêter dans leurs comptes rendus des discours interminables !

## PÊCHE MIRACULEUSE

Le port du monde dont les pêcheurs prennent le plus de harengs est Yarmouth (Angleterre), qui détenait le record depuis 1907, année durant laquelle les barques de pêche débarquèrent sur ses quais 520,000,000 de harengs.

La saison pour cette pêche s'ouvre dans les premiers jours de septembre pour prendre fin à la Noël. Or, le 30 novembre, le bilan de Yarmouth montait déjà à 530,000,000 de harengs, et il est probable que

le total aura ajouté, à la Christmas, une cinquantaine de millions à ce chiffre.

Il serait intéressant de savoir combien de millions de ces poissons se pêchent en une saison dans les eaux européennes. Ces millions se transformeraient certainement en milliards !

## LE ROI DES PYTHONS

Le gigantesque python qui vient de mourir de vieillesse au Jardin zoologique de Londres passait pour être le plus grand serpent qu'on ait jamais gardé vivant dans une ménagerie.

Comme il n'avait pas le caractère assez bien fait pour se laisser mesurer, il a fallu attendre sa mort pour connaître exactement sa longueur : soit 8<sup>m</sup>,25.

Si vous prenez la peine de mesurer sur le sol une longueur de huit mètres, vous vous ferez une idée de l'aspect que présentait ce monstre !

Nous avons eu soin de préciser que le défunt ne détenait le record que pour pensionnaires de ménagerie. En effet, on possède des peaux et squelettes de pythons abattus par des chasseurs, et qui mesuraient plus de dix mètres de longueur !

Quel était l'âge de ce gigantesque serpent ? On en est réduit à des conjectures. Il avait été capturé en 1875, ce qui lui donnait donc un minimum de 36 ans d'âge.

Mais, comme il avait déjà terminé alors sa croissance, on doit supposer qu'il avait déjà de 30 à 40 ans.

Quoi qu'il en soit, l'autopsie a montré qu'il était mort de vieillesse. Ses joues, capables jadis de s'ouvrir assez pour avaler un mouton, avaient perdu toute élasticité, et, dans les derniers mois, c'est à peine s'il pouvait avaler un lapin.

## A TRAVERS LA SIBÉRIE EN BICYCLETTE

Un exploit tout à fait exceptionnel, c'est celui que vient d'accomplir un pompier sibérien, le lieutenant Pankratoff, qui est venu en bicyclette de Kharbine à Moscou, soit une distance de plus de 9,000 kilomètres !

Nous ne citons pas cet exploit comme un record sportif.

Mais il est utile de mettre ici en relief les difficultés d'une pareille entreprise.

La stupidité des paysans sibériens est devenue depuis longtemps proverbiale, et elle n'a d'égale que leur ignorance. Comme, pour la plupart, ils ignorent jusqu'à l'existence de la bicyclette, on peut imaginer l'effroi qu'ils ressentirent en voyant un être à force humaine rouler le long des routes « sur des roues non attelées ».

M. Pankratoff était parti de Kharbine avec trois compagnons. La vaillante petite bande fut bientôt assaillie par des fanatiques qui se croyaient menacés d'une invasion de démons ! Et les trois compagnons du lieutenant renoncèrent, dès le huitième jour, à poursuivre leur route.

L'intrépide pompier continua donc seul, pour arriver finalement à Moscou après quatre mois de pédale ! Il avait collectionné en route une trentaine de coups de fusil, qui, heureusement, ne l'atteignirent pas, et un nombre illimité de coups de pierre, dont l'un le blessa assez gravement à la nuque.

La Sibérie n'est pas le paradis des cyclistes !

## VENGEANCE DE TURC !

Au risque de faire un mauvais calembour, on peut dire que la guerre « allumée » entre la Turquie et l'Italie a choisi ses premières victimes parmi les « allumettiers ! »

Longtemps, les allumettes-bougies consommées dans l'empire ottoman furent fournies presque exclusivement par l'Autriche-Hongrie. Mais le boycottage des marchandises autrichiennes, organisé en Turquie à la suite de l'annexion de la Bosnie, offrit aux fabricants italiens l'occasion de s'emparer du marché.

Ils le firent avec tant de succès que, l'an dernier, ils vendirent pour près de trois millions de francs d'allumettes en Turquie !

Et de nouvelles fabriques se fondèrent aussitôt en Italie pour profiter de l'aubaine.

Mais le boycottage s'adresse maintenant aux marchandises italiennes, si bien que les allumettes de cette provenance sont refusées par tous les Ottomans, et même par d'autres peuples musulmans, les Égyptiens par exemple.

Comme conséquence, on peut déjà enregistrer ce fait que six fabriques italiennes ont dû renvoyer une partie de leur personnel. C'est la ruine et la misère pour des centaines de familles !

## SOUS-MARIN SANS ÉQUIPAGE

Il y a six ou sept ans, un ingénieur français exécuta en Méditerranée d'intéressantes expériences avec un modèle réduit de sous-marin qu'il guidait du rivage, à l'aide des ondes hertziennes, vulgairement connues sous le nom de télégraphie sans fil.

Ces premiers essais ont eu un lendemain... en Angleterre, comme on vient de le voir grâce à l'indiscrétion d'un reporter, qui, malgré la consigne sévère de l'Amirauté, a pu s'introduire clandestinement dans la partie réservée du port militaire de Portsmouth.

A l'aide d'appareils de télégraphie sans fil installés à bord du croiseur " Furious ", un inventeur a pu diriger et faire manœuvrer à distance un sous-marin du type Holland, à bord duquel aucun matelot n'avait pris place.

Le sous-marin a exécuté ses plongées, est revenu à la surface, a viré, avancé, reculé, comme s'il avait été manœuvré par un équipage au grand complet !

Et c'est là une invention de nature à bouleverser la tactique navale.

## A QUI L'HÉRITAGE ?

Le nom de Perrin étant assez répandu en France, l'information suivante a des chances d'intéresser un grand nombre de personnes.

A la suite d'on ne sait quelles recherches, un avocat de Brantfort (Ontario, Canada) a découvert qu'un certain Perrin avait déposé à la Banque d'Angleterre (Bank of England), durant le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, une somme très importante dont le montant, grossi par les intérêts composés, est actuellement de plus de 30 millions de francs.

Plusieurs des héritiers de ce bienheureux dépositaire se sont déjà fait connaître : ce sont le docteur Thomas Perrin et ses deux frères, qui habitent tous trois Brantford.

Et l'on cherche actuellement neuf autres Perrin qui auraient droit à une part du magot !

Félicitations à la tribu des Perrin !

Jacques d'IZIER.